

LE
FILS SUPPOSE.
TRAGEDIE.

PAR M^r BOYER.

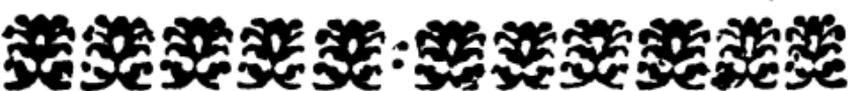


A PARIS,

Chez PIERRE LE MONNIER, au Palais
vis-à-vis la Porte de l'Eglise de la S. Chapelle,
à l'Image de S. Louis.

M. DC. LXXII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



ACTEURS.

ARIARATHE, Roy de Capadoce & de Pont.

ARIATHE, Fils Supposé du Roy, vray Fils
d'Oronte.

ANTHIOCHIDE, Reyne de Capadoce.

CLEOMENE, Fils unique du Roy.

ORONTE, Gouverneur & Pere d'Ariarathe.

RENICE, Fille du Roy de Bitynie, promise
à Ariarathe.

TRIDICE, Fille d'Oronte.

RSINE, Confidente de la Reyne.

CANDRE, Confident de Cleomene.

ITE.

*La Scene est à Cesarée dans le
Palais Royal.*



LE

FILS SUPPOSÉ.

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLEOMÈNE, NICANDRE.

CLEOMÈNE.

ERRAY-JE enfin la Reyne?

NICANDRE.

Elle vient, & j'espère

Que vous en recevrez le secours nécessaire.

CLEOMÈNE.

Qu'attend-elle, Nicandre? A quelle extrémité
l'eut-elle réserver ce secours tant vanté,

A



2 LE FILS SUPPOSE,

Qui doit rompre le coup dont le Ciel nous menace?
Tu le vois, nous touchons l'instant de ma disgrâce:
Cependant ce secours est encore douteux,
Peut-estre imaginaire, & peut-estre honteux.
Mon Frere est sur le point d'épouser la Princesse,
Par la foy des Traitez, & par le droit d'aïnesse;
Il va me l'arracher, & demain est le jour
Où s'acheve un Hymen fatal à mon amour,
En vain j'ay sçeu gagner le cœur de Berénice;
En vain elle resiste, il faut qu'elle obeïsse.

N I C A N D R E.

Ce secours que le Reyne encore m'a vanté,
Ne se peut hazarder que dans l'extrémité.
Vous avez pour garder le cœur de la Princesse,
Mille prétextes faux qu'invente sa tendresse.
Le mal est encor loïn, & pour un changement,
Le temps....

C L E O M E N E.

Quel temps? Demain....

N I C A N D R E.

Il suffit d'un moment.

Au-défait du secours, dont la Reine vous flate,
Seul je puis empescher l'Hymen d'Ariarathe.
Mais pour ce grand secret, vostre dernier appuy,
J'ay trop à ménager & pour vous, & pour luy.

C L E O M E N E.

Quoy, toujourn du mystere, & ma flame incertaine....

N I C A N D R E.

Ne précipitons rien; laissez agir la Reine;
Et si trop de longueur abuse vostre espoir,
Je suis à vous, Seigneur, & je scay mon devoir.

C L E O M E N E.

Quel que soit le secours que tu me fais attendre,
Admire mon destin. Qu'il est cruel, Nicandre!

TRAGÉDIE.

J'aspire à Berénice, & cet Hymen fatal
 Ne se peut accomplir sans perdre mon Rival:
 Mon Frere est ce Rival que j'aime avec tendresse.
 Si je l'aime un peu moins que ma belle Princesse,
 Hélas! je l'aime assez pour mourir de douleur,
 S'il falloit par sa perte acheter mon bonheur.

N I C A N D R E.

Seigneur, la Reyne vient, je vous laisse.



SCENE II.

LA REYNE, CLEOMENE.

CLEOMENE.

AH Madame....

LA REYNE.

Je viens, mon Fils, je viens secourir vostre flame,
 Le péril est trop grand pour le dissimuler.
 Cleomene, il est temps d'agir & de parler.
 Je vous aime, & pour vous je suis si bonne Mere,
 Qu'à peine je me sens l'estre de vostre Frere,
 Puis que malgré l'amour que je dois à tous deux,
 Vous avez toujours eu tous mes soins, tous mes vœux,
 Je ne sçay quelle étrange & bizarre puissance
 Dans mon cœur entre vous met cette différence,
 Mais soit raison, caprice, ou justice, ou fureur,
 L'amour que j'ay pour vous occupe tout mon cœur,
 Peut-estre que privé par le défaut de l'âge
 De l'espoir de Regner, c'est là vostre partage,
 Et par cette amitié le Ciel reconnoissant,
 Récompense le tort qu'il vous fit en naissant.

A ij

LE FILS SUPPOSE,

Mais moins par ces raisons, que quand je considere
Que deux Sceptres demain attendent vostre Frere,
Et qu'unissant en luy ce qu'il doit partager,
Le Roy le traite en Fils, & vous en Etranger,
Je croy que je vous doy vanger de cet outrage,
Et reparant ce tort par un autre avantage,
Vous donner par l'effort d'une juste pitié,
Comme au plus malheureux, toute mon amitié,

CLEOMENE.

Cet obligéant aveu, cette amitié si chere,
Vaut tout ce dont le Ciel favorise mon Frere.

LA REYNE.

Cette amitié, mon Fils, vous ayant destiné
A l'Hymen dès long temps promis à vostre aîné,
Je vous fis inconnu passer en Bithinie,
Où du puissant instinct la douce tyrannie
Vous donne à Berénice, & Berénice à vous.
La Princesse seroit nostre espoir le plus doux,
Mais il faut ceder aux ordres de son Pere:
On la presse d'abord d'épouser vostre Frere;
Son Pere à ce dessein l'envoie en cette Cour,
Où pendant les delais qu'a trouvé son amour,
Que n'ay-je point tenté pour rompre un Hymenée
Mortel pour vous, pour moy, pour cette Infortunée!
J'ay fait tout ce que peut conseiller la pitié,
La crainte, le dépit, la haine, & l'amitié,
Mais j'ay perdu mes soins, mes discours, mon adresse.
C'est vous seul qui pouvez secourir la Princesse.
Sans vous je ne puis rien.

CLEOMENE.

Sans moy, Madame? ô Dieux,

Que puis-je?

LA REYNE.

Ce que peut un Amant furieux;

TRAGÉDIE.

Ce que peut un Amant, quand il voit qu'on s'apreste
D'enlever à ses yeux son bien & sa conquête;
Quand il voit son Rival insolent, inhumain,
Contraindre sa Princesse à luy donner la main.
Dans ce funeste état vous voyez Berénice.
Ce n'est pas un Hymen, c'est pour elle un supplice.
Secourez-moy, dit-elle, en vous tendant les bras,
Et vous dites, que puis-je? Ah vous ne l'aimez pas.

CLEOMENE.

Que me reprochez-vous: Quel Amant plus fidelle...

LA REYNE.

Agissez donc, osez quelque chose pour elle:
Allez à vostre Frere apprendre son devoir.
Dites-luy qu'un amour qu'on met au desespoir,
Arma plus d'une fois un Frere contre un Frere,
Un Sujet contre un Roy, le Fils contre le Pere.
Mais pour le mieux presser, pour ne rien ménager,
Traitez-le de Rival, d'Ennemy, d'Etranger,
Haïssez-le, mon Fils: une si juste haine
Trouvera cent moyens pour finir vostre peine.
Si ce n'est pas assez, Berénice à son tour,
Si vous sçavez agir, servira vostre amour:
Contre un cruel Rival irritez son courage,
Excitez-vous l'un l'autre à repousser l'outrage,
Unissez vos fureurs contre vos Ennemis.

CLEOMENE.

Est-ce là le secours que vous m'aviez promis?
De toutes ces fureurs quel succès puis-je attendre?

LA REYNE.

Hé, mon Fils, vostre amour ne sçauroit-il m'entendre?

CLEOMENE.

Ah! je n'entens que trop que j'en ay plus d'espoir.

A. iij

6 LE FILS SUPPOSE,
LA REYNE.

Helas! Si vous sçaviez...

CLEOMENE.

Je ne veux rien sçavoir.

SCENE III.

LA REYNE, BARSINE.

LA REYNE.

AH, Barsine, tu vois comme je suis traitée.

BARSINE.

Madame, à quel excès vous estes-vous portée?
L'armer contre son Frere! ô Dieux!

LA REYNE.

Je ferois pis,

Pour perdre son Rival.

BARSINE.

Pour perdre vostre Fils.

Considérez l'objet de cette grande haine.

Que vous a fait ce Fils? Pardonnez, grande Reyne,

Si lors que ces transports semblent vous démentir,

Je manque de respect pour vous en avertir.

Quoy, celle qu'on voyoit avec idolâtrie,

Digne Sang des Héros, qu'adore la Syrie,

Arme un Fils contre un Fils?

LA REYNE.

Et tu dois concevoir

La grandeur de mes maux, par ce grand desespoir.

Pour t'éclaircir, Barsine, & me rendre ma gloire,

Apren de mes malheurs la déplorable histoire.

TRAGÉDIE.

Ils ne sont pour mon mal connus en ce moment
 Que du perfide Oronte, & de moy seulement,
 S'il te souvient encor de la sanglante guerre
 Dont le Bithinien desola cette Terre,
 Tu sçais bien que son Roy, fameux par cent combats,
 Voulut du Roy son Frere envahir les Etats.
 Nous voyant sans Enfans, il croyoit que son Frere
 Destinoit dès longtemps cet Empire à mon Pere;
 Et semant ces soupçons, sçeut si bien ménager
 L'horreur qu'ont les Etats d'un Monarque étranger,
 Qu'après quelques combats, il trouva tout facile.
 Abandonné, réduit à sa dernière Ville,
 Pour détromper son Peuple, & se justifier,
 Le Roy fut sur le point de me répudier;
 Et pressé par les siens, oubliant sa tendresse,
 Il l'eut fait, sans l'avis qu'il eut de ma grossesse.
 Ce bruit fit tant d'effet sur tous, qu'en peu de temps
 Le Roy fut en état de se remettre aux champs.
 On combat; L'Ennemy perd tout son avantage;
 Son pretexte perdu, luy-mesme il perd courage,
 Cede insensiblement, est défait, ou s'enfuit:
 Par tout où va le Roy, la Victoire le suit,
 Il regagne en six mois la Capadoce entière,
 Et va de l'Ennemy délivrer la Frontiere.
 Mais Mitridate enflé par de nouveaux secours,
 De nos heureux progrès alloit rompre le cours,
 Et la guerre entre nous renaistre plus cruelle,
 Quand j'accouchay d'un Fils: Cette heureuse nouvelle
 Desarme Mitridate, & l'on fait ce Traitté
 Qui donne Berénice à ce Fils souhaitté:
 Tu sçais quels appareils, quelle magnificence,
 De cet heureux Enfant honoroit la naissance;
 Chacun monroit sa joye, & le Roy de retour
 Ne me pouvoit assez expliquer son amour.

A. iiij.

LE FILS SUPPOSE,

Helas!

BARSINE.

Vous soupirez! Quelle douleur vous presse?

LA REYNE.

Helas, que j'avois mal mérité sa tendresse!

Je trompois mon Epoux, pour finir nos débats.

Cet Enfant qu'il avoit toujours entre ses bras,

Qu'il nōma de son nom (j'en doy mourir de honte)

N'estoit pas nostre Fils.

BARSINE.

Et de qui done?

LA REYNE.

D'Oronte.

BARSINE.

Quoy, Madame, le Prince....

LA REYNE.

Est né de ces malheurs,

Qui mirent avec moy tout ce Royaume en pleurs.

Pour éviter l'affront dont j'estois menacée,

A suivre ce conseil je me trouvaý forcée,

Par l'adresse d'Oronte, à qui seul je le doy,

Je feignis d'estre grosse, & l'absence du Roy

Nous donnant le moyen d'achever cette trame,

Je fus Mere d'un Fils dont accoucha sa Femme.

BARSINE:

Quoy, Madame, le Prince....

LA REYNE.

Est, comme jet'ay dit,

Fis de mon artifice, & non pas de mon Lit.

BARSINE.

Et Cleomene....

LA REYNE.

Hé quoy?

TRAGÉDIE.

BARSINE.

Cleomene est-il vostre?

L'AREYNE.

La naissance de l'un, fait donc douter de l'autre.
Si je suppose un Fils, serons-nous accusez
Den'avoir point de Fils qui ne soient supposez?
Cleomene est à nous; mais hélas! quelle grace
Dois-je au Ciel de ce Fils, quand on remplit sa place!
Cet Enfant malheureux, aussitost qu'il est né,
Tout unique qu'il est, rencontre son aîné.
Il falloit, justes Dieux, par grace, ou par vengeance,
Me priver de ce Fils, ou haïr sa naissance.

BARSINE.

Pardonnez une erreur dont mes sens abusez
Croyoient au lieu d'un seul, deux Enfans supposez.

LAREYNE.

Dois-tu pas les connoître à cette difference,
Qu'on ne peut imputer qu'à leur seule naissance?
J'aime l'un, je hay l'autre, & bientost de son sang
Je signeray quelle est sa fortune & son rang.

BARSINE.

Vous voulez donc sa mort; Est-ce la récompense
Des biens que vous devez à sa fausse naissance?
Elle vous a sauvé la Couronne & l'honneur,
Et son trépas suivra cette insigne faveur,
Madame?

LAREYNE.

Pour payer ce que tu viens de dire,
Il peut tout esperer, s'il renonce à l'Empire:
Mesme je croy qu'il est digne de sa grandeur:
Et c'est là de mon sort la dernière rigueur,
Qu'Oronte a jusques-là poussé son injustice;
Qu'il faut que malgré moy son Fils regne, ou périsse.

0 LE FILS SUPPOSE,

BARSINE.

Vous pouvez l'éviter, sans le faire mourir.

LA REYNE.

Apprends-moy ce secret.

BARSINE.

Allez tout découvrir;

Faites connoître au Roy le Fils qu'on luy suppose,
De vos justes fureurs faites-luy voir la cause.

LA REYNE.

Ah que tu connois mal l'excès de mon malheur!
Le Roy me croira-t-il charmé de son erreur?
Le peut-il regarder qu'avec des yeux de Pere?
Et sur tout voudra-t-il ouvrir ce grand mystere?
Mitridate aussitost n'en tireroit-il pas
Un pretexte à pouvoir envahir nos Etats?
Ces deux Fils, disoit-il, supposez par la Reyne,
Sont indignes du Trône, & méritent ma haine;
Ou si tous deux sont vrais, en Parent généreux,
Il m'est permis d'armer pour le plus malheureux.
Ainsi pour éviter les mains de Mitridate,
Il faut ou voir regner, ou perdre Ariarathé.
Il ne regnera point, mais tout mon desespoir
Contre luy vainement arme tout mon pouvoir.
Pour en venir à bout, j'ay tenté l'impossible;
Oronte à tous mes traits le rend inaccessible;
M'observe de si pres, que j'y travaille en vain,
Si mon Fils pour ce coup ne me presse sa main.

BARSINE.

N'attendez pas d'un Fils amoureux de la gloire,
Un lâche parricide, une action si noire,
Si du moins il ne perd la moitié de l'horreur
Par l'éclaircissement d'une fatale erreur.

LA REYNE.

Un grand cœur n'a pas moins, quand la vertu le guide,
 Horreur d'estre assassin, que d'estre parricide:
 Ainsi s'il le connoist, pour en tirer raison,
 Il voudra la justice, & non la trahison;
 Et voulant malgré moy le perdre à force ouverte,
 C'est trahir mon secret, & haster nostre perte.

BARSINE.

Qu'esperer donc?

LA REYNE.

J'espere, & malgré son devoir,
 Beaucoup de son amour, tout de son desespoir.

BARSINE.

Mais quand bien à ce point il porteroit sa rage;
 Mitridate toujours....

LA REYNE.

N'en dis pas davantage.

Sans ce nouvel obstacle, où je n'ose penser,
 Assés d'autres soucis viennent m'embarasser;
 Et mon cœur accablé de leur foule présente,
 Cherche qui les dissipe, & non qui les augmente.
 Mais dois-je voir encor ces objets odieux?



SCENE IV.

LA REYNE, ARIARATHE, ORONTE.

LA REYNE.

Berénice toujours vous amene en ces lieux:
 Mais vous sçavez son mal, & vous devez cōprendre
 Que ces grâds soins n'ont rien d'obligeât & de tendre.

12 LE FILS SUPPOSÉ,

Toutefois quel que soit l'état où je la voy,
Je vay la disposer à contenter le Roy,
Et demain vous aurez ce qu'on exige d'elle.

A R I A R A T H E.

Aussitost que du Roy j'en ay sçeu la nouvelle,
Voulant devoir ce bien à vos soins seulement,
J'ay couru vous porter mon premier compliment:
Mais côme l'on doit tout, quand on doit la naissance,
A mon devoir plustost qu'à ma reconnoissance,
Vous devez imputer ces visites, ces soins,
Qui moins frequës peut-estre importuneroiët moins.

L A R E Y N E.

Vous me devez bië moins pour vous avoir fait naistre;
Que pour d'autres faveurs que vous pouvez cōnaistre;
Et vous devez enfin répondre à ces bienfaits,
Selon vostre devoir, & selon mes souhaits:
Oronte qui les sçait, a dû vous les apprendre.

A R I A R A T H E.

De ceux que je connois vous pouvez tout attendre;
Et s'il en est quelqu'autre, il me sera plus doux,
Bien plustost que de luy, de l'apprendre de vous.

L A R E Y N E.

Il n'est pas encor temps.

A R I A R A T H E.

Madame....

L A R E Y N E.

Je vous laisse.

Adieu, l'on ne voit point aujourd'huy la Princesse.





SCÈNE V.

ARIARATHE, ORONTE.

ARIARATHE.

EN vain, Oronte, en vain je tâche à la flater,
Mes plus profonds respects ne font que l'irriter.

ORONTE.

N'attédez point, Seigneur, d'autre accueil de la Reyne,

ARIARATHE.

De quelle source enfin peut couler tant de haine?
Je cherche les raisons d'un desordre si grand,
Et je ne conçois rien....

ORONTE.

C'est ce qui me surprend,

Puis qu'il faut toutefois en deviner la cause,
Vous estes un obstacle à ce qu'elle propose:
Vostre Frere a son cœur, & depuis peu de jours
J'ay sçeu qu'elle avoit prise soin de ses amours.
Je vous l'ay déjà dit, il aime Berénice.
La Reyne veut qu'enfin cet Hymen réussisse,
Et vos jours qui luy font un obstacle éternel,
Sont devenus l'objet d'un dessein criminel.
La cruelle qu'elle est, en veut à vostre vie.
Combien de fois pour rompre une si noire envie,
Contre l'assassinat, contre la trahison,
Vous ay-je guaranty du fer & du poison?
Mais puis qu'elle s'y prend à haine découverte,
Je ne me promets plus d'empescher vostre perte.
D'elle & de vostre Frere, en ce dessein unis....

14 LE FILS SUPPOSE',
ARIARATHE.

Que dois-je redouter de pareils Ennemis?

ORONTE.

Ce qu'on craint d'un Rival, ce qu'on craint d'une
Reyne....

ARIARATHE.

Si de dessein formé....

ORONTE.

Pour meriter sa haine,
Il suffit qu'on la choque, il n'importe comment;
Le dessein, le hazard, choquent également.
Elle est Femme, Seigneur.

ARIARATHE.

Mais elle est Mere, Oronte.

ORONTE.

Et ce nom profané la doit couvrir de honte.

ARIARATHE.

Et ce nom de regret me doit faire mourir,
Quand je voy que je crains ce que je dois chérir.

ORONTE.

Pour ne la craindre plus, mais la chérir en Mere,
Ne pouvant la fléchir, désarmez sa colere.
Avertissez le Roy. Si c'est trop peu pour vous,
Sur son Fils, sur luy seul, tournez vostre courroux.

ARIARATHE.

Sur son Fils! Que dis-tu? N'est-elle pas ma Mere?

ORONTE.

Avecque tant d'ardeur elle aime vostre Frere,
Que j'ay lieu de douter si vous estes son Fils.
Il faut pour prévenir deux mortels Ennemis,
Malgré l'amour du sang....

ARIARATHE.

Arreste, & confidere

Combien j'aime mon Frere, & respecte ma Mere.

Je cherche à les fléchir, non à les irriter,
 A calmer leur courroux, non à le mériter:
 Mais quels sont les bienfaits dont me parloit la Reyne?
 Tu m'en dois éclaircir....

ORONTE.

Dieux!

ARIARATHE.

Tire-moy de peine,

Parle.

ORONTE.

C'est perdre temps, Seigneur, à m'en presser;
 Ou la Reyne par là vous veut embarrasser;
 Ou vous donnant sujet d'accuser mon silence,
 Me perdre auprès de vous: Je nuis à sa vengeance.
 Il faut qu'elle m'éloigne, ou me rende suspect.

ARIARATHE.

Je suis peu curieux, & connois ton respect.
 Ainsi mal-aisément peut esperer la Reyne
 Ny de m'embarrasser, ny de te mettre en peine.
 Voy le Roy de ma part, Oronte, & souvien-toy
 Que je sçauray payer ce que tu fais pour moy,
 Et qu'un amour plus fort que ma reconnoissance
 M'attache à ton destin plus qu'Oronte ne pense.

ORONTE.

Vostre sort est le mien, & les destins d'un Fils
 A ceux d'un Pere aimé ne sont pas mieux unis.

Fin du Premier Acte.





ACTE II.

CENE PREMIERE.

ARIARATHE, EURIDICE.

ARIARATHE.

Allois voir la Princesse.

EURIDICE.

Elle vient de l'apprendre.

ARIARATHE.

J'ay perdu tous les soins que j'ay voulu
luy rendre.

EURIDICE.

à verrez, Seigneur, elle se porte mieux.

ARIARATHE.

à l'ordre du Roy que je viens en ces lieux.

EURIDICE.

ne est avec elle, & cette conférence
ra quelque temps attendre sa présence.

ARIARATHE.

elle toujours me laisser avec vous,
l'oster jamais de ce entretien si doux!
ic, vous voyez avec quelle injustice
est de la Paix m'attache à Berénice.

Oronte vostre Pere, & l'Estat, & le Roy,
 Tous pressent pour demain cet Hymen malgré moy.
 Tandis que sans témoins une flamme discrète
 Fait entre nos deux cœurs une chaisne secrette,
 De la raison d'Estat le pouvoir souverain
 S'apreste à vous ravir & mon cœur & ma main.
 Ah Madame, faut-il qu'un ordre tyrannique
 M'immole aux intérêts d'un amour politique?
 Et pourrez-vous souffrir qu'envers vous trop ingrat,
 Je coure à cet Hymen en Victime d'Estat?

EURIDICE.

Vous le sçavez, Seigneur. Quoy que dès nostre enfance
 Le Ciel entre nous deux mit trop d'intelligence,
 Je n'ay jamais voulu qu'elle parut au jour:
 Helas! je prévoyois le fort de nostre amour;
 Et ne voyant en moy que la Fille d'Oronte,
 Et pour vous & pour moy je rougissois de honte;
 Pour vous, qu'un signad cœur s'abaissât jusqu'au mien;
 Pour moy, d'oser aimer, quand je n'esperois rien.
 Aussi quâd je vous perds, mô amour quoy qu'extrême,
 Ne sent pas ce qu'on sent quâd on perd ce qu'on aime;
 Mesme il trouve en sa perte un destin assez doux,
 Quand il se voit, Seigneur, si peu digne de vous:
 Comme je vous aimois avec cette tendresse,
 Qui pour son seul objet agit & s'intéresse,
 J'acceptois vostre amour, & non pas vostre foy,
 Je vous aimois pour vous beaucoup plus que pour moy.
 Ainsi loin de vouloir vous oster Berénice,
 Je vous rends vostre cœur pour lay faire justice,
 Et le presse d'entrer en des liens si doux,
 Pour le prix du beau feu dont je brûle pour vous.

ARIARATHE.

Ah Madame, pourquoy, s'il faut que je vous quitte,
 M'offrez-vous vostre amour avec tant de merite?

B.

Puis-je, quelque intérêt dont je suis combattu,
 Aimer ailleurs, & voir icy tant de vertu?
 Le Roy de Bithinie avec sa Berénice,
 Me peuvent-ils contraindre à ce grand sacrifice?
 N'avons-nous pas des bras pour nous faire raison,
 Sans acheter la Paix par une trahison?
 Allons, Madame, allons à cette Paix infame
 Opposer l'intérêt d'une si belle flame,
 Et sans nous plus trahir par un lâche secret,
 Allons faire parler un amour trop discret.

EURIDICE.

Gardez-vous bien, Seigneur, de forcer son silence;
 Il ne peut se montrer sans perdre l'innocence;
 Cet amour ignoré de mon Pere & du Roy,
 S'il paroist à leurs yeux, est un crime pour moy.
 Il me souvient, Seigneur, qu'autresfois dās mon amq
 Ma Mere avec chagrin vit naistre cette flame,
 Et sans un mal trop prompt qui luy ravit le jour,
 Elle eust dans sa naissance étouffé nostre amour:
 Mais hélas! nostre Hymen a bien d'autres obstacles;
 Et l'Amour vous dût-il prester tous ses miracles,
 L'Amour fut-il plus fort que l'Estat & le Roy,
 Cet Amour tout-puissant ne pourroit rien sur moy.
 Je sens je-ne-sçay-quoy dans ce cœur qui vous aime,
 Qui me sèble plus grād, plus fort que l'Amour même;
 Ou plutoſt c'est l'Amour luy-mesme, ardent, jaloux,
 Mais qui l'est seulement pour la gloire & pour vous.
 Allez, Seigneur, allez rendre à vostre Princesse
 L'hommage que luy vole une indigne tendresse;
 Laissez à mon amour la gloire de ceder
 Ce que mon amour mesme a honte de garder.

ARIARATHE.

Ne cedez pas si-toſt un Prince qui vous aime,
 J'espère, & puis un jour disposer de moy-mesme.

Je ne puis consentir, Madame, à vous trahir,
 Et si l'ordre du Roy me contraint d'obeir,
 Je vay sans plus tarder offrir à la Princesse
 Non ce cœur dont toujourns vous serez la maistresse,
 Mais tout ce que je puis luy donner en ce jour,
 Si l'on peut rien donner en dépit de l'Amour.

EURIDICE.

Allez, Seigneur, allez; Berénice est aimable:
 Quand vous possederez un choix si favorable,
 L'Amour fera bientost ce qu'a fait le devoir:
 Les Dieux en sont témoins, c'est mô plus doux espoir.
 Puissiez-vous quelque jour par un bonheur extrême
 L'aimer, & s'il se peut, autant que je vous aime.
 Mais elle vient, adieu.

ARIARATHE.

Devoir, Sceptre, Grandeur,
 Cruels, que vous prenez d'empire sur mon cœur!



SCENE II.

BERENICE, ARIARATHE.

BERENICE.

JE vous ay fait attendre, & j'en suis si confuse....

ARIARATHE.

Madame, vous avez une trop bonne excuse.
 La Reyne vous parloit, un si doux entretien
 Vous épargnoit l'ennuy que vous aurez du mien.

BERENICE.

Vos visites n'ont rien qui me puisse déplaire.

ARIARATHE.

Les fréquens entretiens de vous & de ma Mere

B ij

Ont peut-estre déjà versé dans vostre cœur
 Tout ce qu'elle a pour moy de haine ou de froideur.
 Je sçay trop que mon Frere a toute sa tendresse,
 Elle ne cache plus cette étrange foiblesse.
 Pardonnez si je rends, quand je luy dois le jour,
 Un peu moins de respect à qui manque d'amour.

BERENICE.

Je doy vous l'avouer, vous connoissèz la Reyne;
 Et si mon cœur estoit d'accord avec sa haine,
 Nous nous verrions bientôt affranchis vous & moy:
 De la foy des Traittez, & des Ordres du Roy.
 Mais la Paix a rendu nostre Hymen nécessaire,
 Ses nœuds sont trop serrez, pour les pouvoir défaire:
 La Paix des deux grands Roys, vostre Pere & le mien,
 Sans consulter nos cœurs, ont formé ce lien;
 Et dussions-nous vouloir tout ce que veut la Reyne,
 Nous tâcherions en vain de rompre cette chaine.
 Ah Seigneur, que nos Roys, nos Peuples, nos Parens,
 Que tous ces grands devoirs sont de cruels tyrans!
 Non que quelque défaut de tendr esse ou d'estime
 Me fasse condamner un Hymen légitime;
 Mais peut-estre, Seigneur, il vous seroit plus doux,
 Si ce qu'on vous impose eut dépendu de vous,
 Et si sans le secours de toute autre Puissance,
 L'Amour en eust formé toute l'intelligence.

ARIARATHE.

Je vous entens, Madame; en traitant de tyrans
 Nos Maistres absolus, nos Roys, & nos Parens,
 On veut adroitement m'obliger à m'en plaindre;
 Briser ainsi le joug où l'on veut vous contraindre;
 M'ébloüir par l'éclat d'un zele intéressé,
 Et revolter mon cœur contre un Hymen forcé.

BERENICE.

Que me reprochez-vous?

ARIARATHE.

Il faut parler, Madame:

La Reyne aime mon Frere, il a toute son ame,
Et vous croyez peut-estre a voir ses sentimens,
Que cette préférence a de bons fondemens,
Et que j'ay merité le courroux de la Reyne.

BERENICE.

Jel'avoûray, Seigneur, d'abord je crûs sa haine,
Et ne puis concevoir qu'une Mere eut pour vous,
Sans un juste sujet, un si puissant courroux.

ARIARATHE.

Dites tout; ce courroux m'a volé vostre estime;
Ce courroux à vos yeux m'a chargé d'un grand crime;
Et me voyant hay de qui je tiens le jour,
E'horreur de cette haine empescha vostre amour.

BERENICE.

Seigneur,...

ARIARATHE.

Il faut parler, il n'est plus temps de feindre:

On presse nostre Hymen, cessez de vous contraindre,
Vous écoutez la Reyne, & ce Fils odieux
Noirey par tant d'horreurs, n'a pû plaire à vos yeux.

BERENICE.

Non, je ne vous hais point; l'exemple de la Reyne
N'a pû jamais pour vous m'inspirer tant de haine.
Mais....

ARIARATHE.

Que m'importe enfin que la Reyne ou les Dieux,
Du mes propres defauts, me rendent odieux?
Est-ce un crime si grand pour en faire un mistere?

BERENICE.

Non, je ne vous hay point, mais....

ARIARATHE.

Vous aimez mon Frere.

Enfin, Madame, enfin, mon doute est éclaircy:
Ainsi dans ses desseins la Reyne a réüilly.

BERENICE.

Son adresse, Seigneur, vous a surpris ma flame;
Et si vostre Rival n'eust prévenu mon ame.....

ARIARATHE.

Appellez-vous surprise un choix si précieux?
Un choix qu'ont si bien fait vostre cœur & vos yeux?

BERENICE.

Si vous pouviez, Seigneur, vous forcer à m'entendre...

ARIARATHE.

Parles. Sur ce beau choix vous pouvez vous défendre?

BERENICE.

Apprenez quel malheur a trahy mon devoir.
Vous estant destinée, avant que de vous voir,
J'accoutumois mon cœur dès ma plus tendre enfance
A régler ses desirs sur mon obéissance,
Et réüillis si bien, que ce cœur prévenu,
Dés-lors qu'il sçait aimer, aimoit un Inconnu.
Ce Prince ayant dessein, sans se faire connoistre,
De voir celle pour qui le Ciel l'a voit fait naistre,
Par l'ordre de la Reyne il vient dans nostre Cour;
Il me voit, je luy plais; il me plaist à son tour.
Ce charmant Imposteur d'accord avec sa Mere,
Pour surprendre mon choix, prend le nom de son Frere;
Et ne me fit sçavoir sa feinte & mon erreur,
Que quand l'Ingrat se fut assuré de mon cœur;
Alors me détrompant, je pris son imposture
Pour adresse d'amour, bien plus que pour injure,
Et je ne pûs haïr dans ce choix glorieux
Ny l'erreur de mon cœur, ny celle de mes yeux.
Je l'aime, & je le perds, telle est ma destinée,
Mon cœur doit estre à vous par les Loix d'Hyménée:

Mais le vostre, Seigneur, sera-t-il satisfait
 D'un indigne présent que l'Amour n'a pas fait?
 Peut-il voir sans pitié le tourment & la peine
 D'un cœur qu'on force à rompre une si belle chaisne
 Et ce Prince qu'on croit si grand, si généreux,
 Veut-il faire périr un Frere malheureux?
 Mais le voicy qui vient accablé de tristesse.



SCENE III.

ARIARATHE, CLEOMENE,
 BERENICE.

ARIARATHE.

A Pres m'avoir surpris le cœur de la Princesse,
 Me trompez-vous encor par un faux desespoir?

CLEOMENE.

Madame....

BERENICE.

J'ay tout dit, & j'ay fait mon devoir.

CLEOMENE.

Helas! qu'avez-vous dit? Ce que je venois faire,
 Sans découvrir mon crime, alloit vanger mon Frere

Je venois luy ceder ce qu'il a merité,

Ce doux & cher espoir dont vous m'aviez flatté.

Je m'en sens trop Indigne, & privé d'espérance:

Je viens vous rendre entiere à vostre obeissance,

Vous rendre à ce devoir qui donne à mon aîné

Ce précieux amour que vous m'aviez donné.

BERENICE.

Quoy, Prince....

CLEOMENE.

Aimez en luy son rang & son mérite,
Et tout ce dont pour luy le Ciel vous sollicite.

BERENICE.

Cruel, je sçavois bien qu'il falloit obeïr,
Mais il ne falloit pas toy-mesme me trahir,
Ny me rendre ce cœur que je ne puis reprendre,
Toy qui me l'as volé, quand j'ay pû le défendre.
Par la foy des Traitez, Seigneur, il vous est dû
Ce cœur, que malgré moy cet Ingrat m'a rendu.
Mon Hymen à ce prix a-t'il pour vous des charmes?
Souillé du sang d'un Frere, arrousé de mes larmes,
S'il est digne de vous, je l'accepte, & demain
J'obeis aux Traitez, & vous donne la main.
Parlez, Prince.

CLEOMENE.

Il est temps que ce trouble finisse,
Que vostre amour trahy s'apreste à mon supplice:
Vangez-vous d'un Rival qui vous vola son cœur,
Et gagnez par ma mort, ce que j'ay par l'erreur.

ARIARATHE.

Je sçay d'autres moyens pour vanger cette offence.
Le Roy vient à propos pour haster ma vengeance:
J'en conçois un moyen, qui vous fera rougir.

CLEOMENE.

Quoy, mon Frere....

ARIARATHE.

Je sçay comme je dois agir.





SCÈNE IV.

LE ROY, ARIARATHE, CLEOMENE,
BERENICE, ORONTE.

LE ROY.

Enfin le jour s'approche où vostre Hymen, Prin-
cesse,

Achevant dès demain la commune allégresse,
Par la foy des Traittez, nous assure la Paix.

ARIARATHE.

Que tout s'accorde mal à vos justes souhaits,
Seigneur! Mais je connois vos bontez, & j'espere
Ce qu'un Fils trop aimé peut attendre d'un Pere:
C'est sur ce grand amour que je fonde mes vœux.

LE ROY.

Parle, & sois assuré de tout ce que tu veux.

ARIARATHE.

Seigneur, on m'a trahy, j'en demande justice.
Par la faveur du rang j'attendois Bérénice,
J'ay crû que son amour d'accord avec le mien,
Suivroit enfin le choix de mon Pere, & du sien.
Mon Frere cependant m'enleve la Princesse:
Passant en Bithinie, avecque tant d'adresse,
Il sceut prendre mon nom, & le titre d'Aîné,
Qu'il m'enleve ce cœur qui m'estoit destiné.
Ainsi ce grand espoir ne sert qu'à me confondre.

LE ROY.

Dieux, qu'entens-je?

CLEOMENE.

Seigneur....

C

Que pourrois-tu répondre?

Ah! je connois la Reyne à cette trahison:

Fuis, perfide; tous deux vous m'en ferez raison.

Cleomene se retire.



SCENE V.

LE ROY *continuë.*

TU me l'avois bien dit, cher Oronte, la Reyne
Sert par cel lâche tour l'amour de Cleomene.
Mais j'y sçauray pourvoir, & la Mere & le Fils
Ne se vanteront pas de nous avoir trahis.

ARIARATHE.

Quoy, Seigneur, j'attendois l'effet de ma priere;
Je veux que ma vengeance...

LE ROY.

Oüy, tu l'auras entiere.

ARIARATHE.

Rappelez donc mon Frere, & qu'aux yeux de tous deux
Je me vange en Amant trahy, mais généreux.
Puis qu'il est mon Rival, je veux cesser de l'estre;
Je ne veux plus d'un cœur dôt un autre est le maistre,
Et impute à fureur ces violens transports,
Qui sur deux cœurs unis font d'injustes efforts.
Qu'il vienne de ma main recevoir la Princesse.

ORONTE bas,

Qu'entens-je?

ARIARATHE à Berénice.

Desormais que vostre crainte cesse,

Madame, & pardonnez un feint ressentiment,
Par qui j'ay dû punir vostre déguisement.

BERENICÉ à Ariarathe.

Ah Prince!

LE ROY.

Ariarathe, est-ce à vostre caprice

A disposer ainsi du sort de Berénice?

Si dans vostre Berceau la Guerre a pris sa fin,

Ne souillez pas l'honneur d'un si noble destin,

Et soyez à jamais par un respect fidelle

Le lien glorieux d'une Paix immortelle.

ARIARATHE.

Ah Seigneur, laissez-moy renoncer pour jamais

A l'honneur d'affurer une honteuse Paix:

C'est m'imposer ce joug avec trop de foiblesse.

Je puis choisir, L'Asie a plus d'une Princesse;

Il y va de ma gloire, & c'est trop de rigueur

De luy donner ma main, quand un autre a son cœur.

LE ROY.

Quand il faut ménager un si grand avantage,

Meslez plus de prudence avec moins de courage.

Madame, vous sçavez ce qu'on attend de vous.

BERENICÉ.

N'attendez rien, Seigneur, sur l'offre d'un Epous,

Ny du choix de mon cœur, ny de ma resistance,

Je me doy toute entiere à mon obeïssance.

J'obeïray, Seigneur.

ARIARATHE.

Pour garder vostre Amant,

Vostre grand cœur peut-il agir si foiblement?

Quoy, Madame, au défaut d'un foible roict d'amesse,

Mon Frere,...

LE ROY.

C'est assez, remenez la Princesse:

C ij

28 LE FILS SUPPOSE,
Allez; contez la Reyne entre vos Ennemis.
Mere, dont le conseil trop barbare à tes Fils,
Perd l'un par trop d'amour, l'autre par trop de zele,
Qui semes entre nous une guerre immortelle,
Qui Mere, ou sans Enfans, fatale à ma grandeur...



SCENE VI.

LA REYNE, LE ROY, ORONTE.

V LA REYNE.
Venez voir Cleomene accablé de douleur.

LE ROY.

Madame, il vous sied bien de venir vous en plaindre,
Il n'a pas la moitié des peines qu'il doit craindre;
Et ce Fils cri ninel pour qui vous soupirez,
Doit sentir tous les maux que vous luy procurez.
Mais craignez encor pis de ce desordre extrême,
Qui doit faire trembler, moy, mes Fils, & vous-même,
Qui trouble la Nature, & qui fait ennemis
Le Mary de la Femme, & le Pere du Fils.
Est-ce amour, ou fureur? Est-ce zele, ou colere?

LA REYNE.

Que vous connoissez mal les bontez d'une Mere!
Loin d'exciter icy quelque division,
Je tâche d'y former une étroite union:
Le trouble de vos Fils, tout ce desordre est vostre,
N'en peut-on aimer un, sans abandonner l'autre?
Cherchez l'égalité, si vous voulez la paix;
Pour réunir vos Fils, séparez vos bienfaits;
Et sans tout accorder à la faveur de l'âge,
Au plus infortuné laissez quelque avantage:

Vous avez plus d'un Sceptre, & le Ciel l'a permis,
 Pour vous mettre en état de couronner deux Fils.
 Que l'un soit Roy de Pont, sans crainte & sans envie;
 Et qu'à l'autre l'Hymen donne la Bithinie;
 Et qu'en ce beau partage on admire à la fois
 Un Roy qui fut sans Fils, Pere de deux grands Roys.

LE ROY.

Vous ne manquez jamais, à qui vous veut entendre,
 De mauvaises raisons à vous pouvoir défendre;
 Mais vous devez enfin sortir d'un embarras
 Qui d'un trouble éternel menace nos Etats.
 Laissez à mon amour le soin de Cleomene:
 Modérez ces excés de tendresse ou de haine,
 Par ce zele imprudent vous faites aujourd'huy
 Plus que vostre fureur n'auroit fait contre luy.
 Pour tromper vostre haine, & luy rendre justice,
 Je veux qu'Ariarathe épouse Berénice.
 De tout ce que la guerre & le sang m'ont donné,
 Je veux avant ma mort couronner mon Aîné,
 Et le mettre si haut, que dans toute l'Asie
 Nul Roy ne puisse voir mon Fils sans jalousie.
 Nommez ce grand amour, ou foiblesse, ou fureur;
 L'Hymen va commencer sa gloire & sa grandeur.
 Or. Vous, sans plus diférer cette illustre Journée,
 Allez tout préparer pour ce grand Hymenée.





SCENE VII.

LA REYNE, ORONTE.

LA REYNE.
O Dieux, quel coup de foudre! Orôte, écoutez-moy.

ORONTE.

Je cours executer les volontez du Roy.

LA REYNE.

Pensez-vous que je souffre une telle injustice?
 Quoy, vostre Fils aura le Sceptre & Berénice?
 Je seray son Esclave, & mon Fils son Sujet?
 Oronte, renversez ce funeste projet;
 Ou demain, au milieu de la Cerémonie,
 Du secret qui nous perd brisant la tyrannie,
 Vous verrez de ma main choir ce Fils supposé
 Aux yeux de son vray Pere, & d'un Pere abusé.
 Dérobez vostre Fils aux efforts de ma haine,
 Arrachez-luy l'esperoir qu'il oste à Cleomene;
 Ou sans plus diférer un trait de ma fureur,
 Va prévenir l'effet d'une fatale erreur.
 Aussi-bien ç'en est trop.

ORONTE.

Oüy, ç'en est trop, Madame:

Mais le Roy vous connoist, il a leu dans vostre ame,
 Et sçaura, trop instruit de vos emportemens,
 Dérober son cher Fils à vos ressentimens.

LA REYNE.

Son cher Fils! Dis le tien.

ORONTE.

Le mien.

TRAGÉDIE.

LA REYNE.

Oüy, le tien, traistre.

L'Impudent! De quel front l'ose-t-il méconnoître?
Quoy, lâche...

ORONTE.

Vos transports redoublent devant moy:
Je ray pourvoir, Madame, à ce que veut le Roy,
Et me vanger par là de toutes vos injures.



SCÈNE VIII.

LA REYNE *seule.*

Sers ton Fils, je sçauray malgré tes impostures,
Te le faire avouer, perfide, par sa mort.
Quand tu le verras choir par un mortel effort,
Lors ce Fils découvert par les larmes d'un Pere,
Fera voir s'il est tien, ou si j'estois sa Mere.
Ton orgueil peut bien seindre, & non pas ta douleur,
Suivons, sans diférer, cette noble chaleur;
Allons luy faire voir ce qu'en sa juste haine
Peut oser une Femme, une Mere, une Reyne.
Mais où m'emportez-vous, inutiles transports?
Je recours vainement à ces sanglants efforts.
Parlons, & découvrons cette fausse naissance;
Mais j'expose mon Fils, en rompant le silence!
Faut-il te hazarder, & te voir accusé,
Mon Fils, d'estre de mesme un Enfant supposé?
Ah que tu dois couster à mon amour extrême,
S'il faut te racheter toy-mesme par toy-mesme!
Je voulois estre Mere, & le Ciel l'a permis:
Ne la seray-je plus, parce que j'ay deux Fils?

C iiii

32 LE FILS SUPPOSE,

Si l'un d'eux m'a donné le vray titre de Meré;
Soyons-la dignement, en détrompant son Pere;
Arrachons les faveurs & son affection
A celuy qu'adopta ma juste ambition;
Et s'il faut hazarder celuy que j'ay fait naistre,
Pour estre bonne Mere, il faut cesser de l'estre.

Fin du Second Acte.





ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLEOMÈNE, ARIARATHE.

CLEOMÈNE.



Où s que j'avois trahy, par un coup
généreux,
Me ceder tous vos droits, & l'objet de
mes vœux?

ARIARATHE.

Vous ne me devez rien, & ce sont là, mon Frere,
Des générositez qui ne me coûtent guere:
Lors qu'en vostre faveur j'importune le Roy,
Si je parle pour vous, je travaille pour moy.
L'Amour m'engage ailleurs, & charmé d'Euridice,
Je me fers plus que vous, & plus que Berénice,
Quand je tâche de rompre un Hymen où mon cœur,
Tout glorieux qu'il est, rencontre son malheur.
Nostre étroite amitié sans doute est offensée,
D'avoir caché le trait dont mon ame est blessée;
Mais parce que ce crime est commun entre nous,
Je n'en fais point d'excuse, & n'en veux point de vous.

Profitions seulement du moment qui nous reste,
Pour rompre cet Hymen à tous deux si funeste:
Voicy le triste jour qu'y destine le Roy.

Que ferôs-nous, mon Frere, & pour vous & pour moy
Tout le Peuple déjà dans le Temple se presse,
L'orgueil que sa naissance inspire à la Princesse,
Luy donne du respect pour la foy du Traitté,
Et la fait repentir d'avoir tant resisté.
Sans espoir, sans secours, reduits à la priere,
Allons nous prosterner aux pieds de nostre Pere.

CLEOMENE.

Mais hélas! si nos pleurs le trouvent sans pitié...

ARIARATHE.

Lors nous aurons pour nous l'Amour & l'Amitié;
Maistre de nostre vie, & non pas de nos ames,
S'il peut tout sur nos jours, que peut-il sur nos flames?
Ne regardons plus rien que nostre amour & nous.
Si vous estes pour moy, ee que je suis pour vous,
Unissans tous nos soins, nos intérests, nos larmes;
Un Pere contre nous a de trois foibles armes.

CLEOMENE.

Demeurons donc unis par des liens plus doux
Que ceux que le sang mesme a formez entre nous,
Charmé de l'amitié d'un si généreux Frere,
Je croy tout obtenir des bontez de mon Pere:
Je suis seur que la Reyne apprenant vos amours,
Au repos de tous-deux va prester son secours,
Et perdre ainsi pour vous, estant mieux avertie,
Les transports d'une haine à demy rallentie.
Encore ce matin elle me l'a promis.
Vous ne vous plaindrez plus que j'abhorre mon Fils,
(M'a-t-elle dit allant employer chez mon Pere
Le secours dont toujourns elle a fait un mistere.)
Je la voy,

TRAGÉDIE.

ARIARATHE.

Ma présence offence encore ses yeux:
Je vous laisse, sans moy vous la fléchirez mieux.

CLEOMENE.

Puis-je reparer par ce petit service;
Ce qu'a fait contre vous l'Amant de Berénice?



SCENE II.

LA REYNE, CLEOMENE.

LA REYNE.

LE Sort toujours s'obstine à nous persécuter;
Helas! mon Fils, le Roy ne veut pas m'écouter.

CLEOMENE.

Ce sont traits d'un malheur qui, si je l'ose dire,
Jette tout son venin au moment qu'il expire.
Le Sort qui nous poursuit, & d'ôt vous vous plaignez
A perdu tous les traits qu'il n'a pas épargnez.
Madame, ç'en est fait, mon amour triomphante
Rit des derniers efforts de sa rage mourante;
J'en'ay plus de Rival.

LA REYNE.

Quoy, mon Fils, il est mort?
Qu'en effet justement tu pûs braver le Sort!

CLEOMENE.

Prenez des sentimens plus dignes d'une Mere.
Sçachez que, si le Sort m'avoit osté mon Frere,
Ou quelqu'autre que moy vous le feroit sçavoir,
Ou vous ne le sçauriez que de mon desespoir.
Je n'ay plus de Rival, mais le Ciel plus propice,
Sans m'oster mon aîné, me laisse Berénice.

8 LE FILS SUPPOSE,
Sa foy l'engage ailleurs, & j'ay sçeu d'aujourd'huy
Les secrettes amours d'Euridice & de luy.

LA REYNE.

D'Euridice, mon Fils?

CLEOMENE.

Oüy, c'est elle qu'il aime.

LA REYNE.

Quoy, la Fille d'Oronte?

CLEOMENE.

Oüy, Madame, elle-mesme.

LA REYNE.

Et son Pere le souffre?

CLEOMENE.

Il ignore ces feux:

Mais ces feux sont trop beaux, pour estre malheureux.

Oronte dans l'ardeur d'agrandir sa Famille,

A vostre simple aveu doit accorder sa Fille:

Tout-puissant pres du Roy, ce Pere ambitieux

En obtiendra d'abord cet Hymen glorieux.

LA REYNE.

Ah connois mieux Oronte, & sçache que son zele

Conserve pour ton Frere une ardeur si fidelle,

Que pour ne pas trahir la gloire de son rang,

L'amour qu'il a pour luy trahiroit tout son sang.

Tu le vas voir, mon Fils, d'une ardeur obstinée,

Solliciter le Roy contre cet Hymenée.

CLEOMENE.

Quoy, c'est le seul espoir dont j'ose me flatter,

Et vous vous obstinez vous-mesme à me l'oster?

LA REYNE.

Je te le dis encor, Oronte est inflexible;

Et presser cet Hymen, c'est tenter l'impossible.

Oüy, si ce seul Hymen rend tes vœux satisfaits,

Refous-toy, mon cher Fils, à ne le voir jamais:

Mais sans luy nous pouvôs vaincre un Sort si cōtraire,
 Cependant ne prens plus les intérésts d'un Frere,
 Dont par l'ordre du Ciel la vie & la grandeur
 Ne sçauroit compâtir avecque ton bonheur,
 Et sçache, que je dois ou te perdre toy-mesme,
 Ou qu'il faut aujourd'huy le perdre, si je t'aime.

CLEOMENE.

Ne m'aimez donc jamais, s'il faut que vostre amour
 L'expose à tant de haine, & luy coûte le jour.

LA REYNE.

Ah mon Fils, je voy bien qu'il faut rompre un silence
 Qui me coûte à tes yeux l'honneur & l'innocence,
 Et qui tient trop longtemps ton esprit abusé.
 Sçache qu'Ariarathe est un Fils supposé,
 Et qu'un divorce affreux m'allant combler de honte;
 Au defaut d'un vray Fils, je pris celuy d'Oronte.

CLEOMENE.

Que dites-vous, Madame?

LA REYNE.

Un secret qui me perd;
 Mais plus à craindre encor, s'il n'estoit découvert.

CLEOMENE.

Ah Madame, est-ce ainsi qu'on veut m'oster mō Frere
 Si jen'ay pas voulu servir vostre colere,
 En le desavoüant, pensez-vous aujourd'huy
 Me le faire haïr, pour attenter sur luy?
 En vain vous luy volez son nom & sa naissance;
 La Nature entre nous met trop d'intelligence.

LA REYNE.

Quoy, l'on ne me croit pas? Est-il si mal-aisé
 De connoistre à ma haine un Enfant supposé?
 S'il estoit né de moy, quelle horrible furie
 Me rendroit aujourd'huy sa mortelle ennemie?

LE FILS SUPPOSE,

L'amour que j'ay pour vous pourroit-il m'ébloûir,
usqu'à trahir mon sang, & jusqu'à le hair?

CLEOMEENE.

Je n'examine point d'où vous vient cette haine;
De ces aversions la source est incertaine.

Mais enfin quel que soit vostre ressentiment,
La Nature frémit d'y penser seulement;

Et dans le tendre amour qui m'attache à mon Frere,
S'il n'est pas vostre Fils, vous n'estes plus ma Mere.



SCENE III.

LA REYNE *seule.*

TU trembles à ces mots, Princesse, tu frémis:

Contre toy ton malheur arme ton propre Fils.

Quelques justes frayeurs qui te viennent surprendre,

Forçons ce Fils, forçons la Fortune à se rendre.

Barbine par mon ordre ayant instruit le Roy....

Mais quel soudain bonheur conduit ses pas vers moy?

Barbine est avec luy. Que je suis agitée!

Dieux, favorables Dieux, m'aurez-vous écoutée?



SCENE IV.

LE ROY, LA REYNE, BARSINE.

LE ROY *à Barsine.*

DE quel étonnement, ô Dieux, m'as-tu frappé
à la Reyne.

La croiray-je, Madame, & m'avez-vous trompé?
Ce Fils dont la naissance a fait cesser nos larmes,
Desarmé Mitridate, & finy nos allarmes,
Est-il mon Fils?

LA REYNE.

Seigneur, de quel œil verrez-vous
Vostre Femme coupable embrasser vos genoux,
Puis qu'enfin son rapport n'est qu'un rapport fidelle;
Et qu'il n'est que trop vray que je suis criminelle?
Non pas pour vous avoir autresfois abusé:
Que ne devez-vous point à ce Fils supposé!
Mais mon crime est d'avoir trop gardé le silence;
Et caché trop longtemps cette fausse naissance.

LE ROY.

Au poinct où me réduit ce secret révelé,
Vostre crime envers moy n'est que d'avoir parlé.
Que ne me laissiez-vous le reste de ma vie
Dans une erreur si douce & si digne d'envie!
En cachant ce secret, vous me laissiez deux Fils;
En me le découvrant, vous les avez trahis;
Ces Fils dont la vertu si pleine & si brillante,
Remplissant mes souhaits, surpassoient mon attente;
Helas! où me réduit ce secret révelé!
Rendez-moy le bonheur que vous m'avez volé,

LA REYNE.

Cet aveu vous conserve un Prince légitime.

LE ROY.

Ce secret me cachoit ma honte & vostre crime.

Ah si nostre repos vous eust esté plus cher,

Pour Cleomene mesme il le falloit cacher,

Pour le repos commun, pour le mien, pour le vostre.

Pensez-vous m'oster l'un, sâs que vous m'ostiez l'autre?

Et qui m'assurera dans ce grand embaras,

Si l'un est supposé, que l'autre ne l'est pas?

LA REYNE.

Moy.

LE ROY.

Vous croiray-je, vous, sa mortelle Ennemie,

Qui veut tantost sa mort, tantost son infamie?

LA REYNE.

Ma haine vous suffit pour démêler leur sort.

Pourrois-je le haïr jusqu'à vouloir sa mort,

S'il estoit vostre Fils, & si j'estois sa Mere?

LE ROY.

Pourrois-je tant l'aimer, si je n'estois son Pere?

LA REYNE.

C'est en moy connoissance, & c'est en vous erreur.

LE ROY.

C'est en moy sang, nature, & c'est en vous fureur.

LA REYNE.

Ce seroit en effet une rage effroyable:

Mais de ce procédé me jugez-vous capable?

Ay-je vescu d'un air à craindre d'un Epous

L'horrible traitement que je reçois de vous?

Hélas que la mémoire en est bien effacée!

LE ROY.

Non, mais vous démentez vostre gloire passée.

LA REYNE.

Est-ce la démentir, que vous desabuser?

LE ROY.

Vouloir m'oster un Fils, ou me le supposer,
L'une & l'autre action me semble un si grand crime,
Et d'une ombre si noire obscurcit vostre estime,
Que quelque souvenir qui me parle pour vous,
Je dois tout redouter de qui fait de tels coups.
Mais voyons où tendoit cette fausse naissance:
Pourquoy l'ensevelir vingt ans dans le silence,
Ou pourquoy d'aujourd'huy seulement l'éventer?

LA REYNE.

J'ay mes raisons, Seigneur, daignez les écouter.

à Barsine. LE ROY.

Parlez. Toy, cours au Temple, & fais venir Oronte.

LA REYNE.

Pour trancher un recit qui me couvre de honte,
Je vous trompay, Seigneur, je supposay ce Fils:
Mais ma gloire, ou l'amour, fit tout ce que je fis.

Je vous voyois perdu, je me voyois perduë:

Par ce Fils la Victoire à vos armes renduë,
Vos Estats recouvrez, vos Ennemis chassez,

Si je vous fis du tort, le reparent assez.

Aussi le juste Ciel qui vit mon innocence,

Jugea mon action digne de récompense,

D'un veritable Fils il paya mon amour,

Cleomene nâquit presque aux yeux de la Cour.

Peut-estre en me voyant des malheurs dégagée

Ou ma sterilité m'avoit seule plongée,

Je devois faire alors ce que j'ose aujourd'huy:

Mais las qu'un seul Enfant estoit un foible appuy!

Sçachant à quels périls l'Enfance est exposée,

Combien la garde en est peu seûre & malaisée,

D

42 LE FILS SUPPOSE,

Et que ce Fils mourant nous alloit rejeter
 Aux maux que nous venons à peine d'éviter,
 Je me tûs, sçachant bien qu'assuré sur deux Testes,
 L'Etat en craindroit moins les dernieres tempestes,
 Et que contre l'effort de tous nos Ennemis,
 C'estoit un grand secours que l'appuy de deux Fils:
 Je me tûs, attendant un temps plus favorable
 Où le Bithinien estant moins redoutable,
 Ce secret sans péril se pourroit réveler,
 M'assurant qu'à l'instant que je voudrois parler,
 Vous me croiriez sans peine, & qu'Oronte le traistre
 Luy-mesme m'aideroit à détromper son Maistre,
 Et j'ay crû faire assez en attendant ce jour,
 De pouvoir de mon Fils faire naistre l'amour.
 Mais aujourd'huy voyant que malgré mon adresse
 L'indigne Fils d'Oronte épouse la Princesse,
 Et s'acquiert, en perdant vostre Fils à vos yeux,
 Un titre pour regner malgré vous en ces lieux,
 Je parle....

LE ROY.

C'estoit peu du dernier artifice,
 Pour rompre malgré moy l'Hymen de Berénice.
 Est-ce l'égalité que vous cherchiez entre-eux?
 Hier, sans desavoïer cet Enfant malheureux,
 Vous souffriez qu'il regnat, & vantiez ma tendresse,
 Pourveu qu'à Cleomene il cedat la Princesse.

LA REYNE.

Il la cede.

LE ROY.

Et ce coup de sa tendre amitié
 Auroit touché des cœurs capables de pitié.

LA REYNE.

C'est un coup de l'amour qu'il a pour Euridice;
 Qui rompoit cet Hymen mieux que mon artifice.

LE ROY.

Quoy, la Fille d'Oronte a captivé son cœur?
Il n'est donc pas son Fils, il n'aime pas sa Sœur.

LA REYNE.

Il ne la connoist pas, & leur Pere luy-mesme
N'apprendra pas leurs feux sans un desordre extrême.
Pour vous tirer d'erreur....

LE ROY.

Je crains trop vos avis;
Et si vous prétendez de me ravir mon Fils,
Encor que comme Epoux je vous aime & respecte,
Il me faut des Témoins d'une foy moins suspecte.
Où sont-ils?

LA REYNE.

Ce secret qu'on ne peut trop couvrir,
N'eust que peu de Témoins qu'Oronte a fait périr.

LE ROY.

Donc pour ce grand secret si fatal à ma gloire,
Oronte est avec vous le seul que je dois croire.
Il faut le voir, je sçay quel zele il a pour moy.

LA REYNE.

Où me réduisez-vous, s'il faut croire à sa foy?

LE ROY.

Où me réduisez-vous, s'il faut croire à la vostre?
De deux Fils, je perds l'un, & je doute de l'autre:
Cleomené nâquit presque aux yeux de la Cour,
Mais avec plus de bruit son Frere vint au jour;
Sa naissance a chassé l'Ennemy de nos Terres;
En le desavoiant, vous nous rendez nos Guerres:
Mitridate plus fort qu'il ne le fut jamais,
Me perdra, si je manque aux Traittez de la Paix.

LA REYNE.

Suffit que vostre Fils épouse la Princesse.

D ij

44 LE FILS SUPPOSE',
LE ROY.

Il veut Ariarathe, en qui les droits d'aisnesse
Assurent pour jamais le Sceptre de ces lieux.
Et d'ailleurs Mitridate est fier, ambitieux,
Qui se promet déjà l'Empire de la Terre,
Aimé de mes Sujets, qui craignant cette Guerre,
En prenant ces deux Fils pour deux Fils supposez,
Nous remettront aux fers que nous avons brisez.
Reprenez un secret qui nous couvre de honte;
J'en douterois encor à le tenir d'Oronte;
Et si vous ne portez un cœur dénaturé,
Perdez les noirs chagrins qui vous l'ont inspiré;
Le croire, c'est ma perte; en douter, c'est ma gloire;
Ainsi je n'en croy rien, & je n'en veux rien croire.
Allez, si vous m'aimez, si vous aimez la Paix,
Gardez vostre secret, & n'en parlez jamais.

LA REYNE.

Quoy, Seigneur?

LE ROY.

Laissez-moy, si vous me voulez plaire:

LA REYNE *en s'en allant.*

Ménageons-nous encor, & craignons sa colere.

SCENE V.

LE ROY *seul.*

QU'un front se pare en vain de tant de fermeté;
Quand d'un trouble secret le cœur est agité!
Bien loin qu'à ma raison ma volonté commande,
Il faut qu'à ses clartez elle-mesme se rende.

En vain dans mon malheur je cherche à me flatter,
 J'en suis trop éclaircy pour en pouvoir douter.
 C'est sa Mere qui parle; & quoy que je me die
 Qu'elle a toujours esté, qu'elle est son ennemie,
 Sa haine me convainc, loin de la condamner.
 Mais pourquoy consent-elle à le voir couronner,
 Pourveu qu'à Cleomene il cedat Berénice?
 Mais pourquoy recourt-elle à ce lâche artifice,
 Lors mesme qu'il la cede, & qu'ailleurs amoureux,
 Pour rompre cet Hymen, il s'accorde avec eux?
 Hé pour cet Etranger, je perdrais Cleomene?
 Le traiter d'Etranger sur la foy de la Reyne?
 Non, non, il est mon Fils, on ne peut me l'oster.
 La raison me le dit, le sang me fait douter,
 Je veux qu'il soit mon Fils, & je tâche à le croire.
 Mais c'est trahir mô sang; mais c'est trahir ma gloire,
 Raison, Amour, Nature, Intérests de l'Estat,
 Quel succès à mon cœur promet vostre combat,
 Si je n'ose douter, & ne puis rien connoistre
 D'un Fils, qui s'il ne l'est, est si digne de l'estre?



SCENE VI.

ORONTE, LE ROY.

ORONTE *bas.*

Que peut avoir le Roy, qui paroist si troublé?

LE ROY.

Tout est-il prest?

ORONTE.

Seigneur, le Peuple est assemblé.

L'on n'attend plus que vous, le Prince, & la Princess.

LE ROY.

Je veux qu'un double Hymen redouble l'allégresse.
 J'aime trop mes Enfans, pour gésner leur amour;
 Tous deux auront leur part à l'heur de ce grand Jour.
 Oronte, mon aîné, soupire pour ta Fille;
 Je veux que son Hymen honore ta Famille,
 Et m'acquittant vers toy, récompensé des soins
 Que je ne puis payer, si je te donnois moins.

ORONTE.

Quoy, ma Fille, Seigneur?

LE ROY.

Il l'adore, elle l'aime.

ORONTE *bas*.

Dieux, me réservez-vous à ce desordre extrême?

LE ROY.

Je croyois te surprendre, & non pas t'affliger;
 Mais à voir ta douleur, je ne sçay qu'en juger.
 Cet Hymen a-t-il rien qui soit si redoutable?

ORONTE.

Ce n'est pas un Hymen, c'est un crime effroyable.

LE ROY.

Las! il n'est que trop vray.

ORONTE.

Qu'ay-jedit? Oüy, Seigneur,
 C'est un crime envers vous qui me comble d'horreur.
 En rompant les Traittez, ces amours vous hazardent,
 Je prévoiy des malheurs....

LE ROY.

Ces raisons me regardent,
 Dis les tiennes, ou bien sans plus dissimuler,
 Confesse, il est ton Fils; il est temps de parler;
 La Reyne m'a tout dit.

ORONTE.

Que vous a dit la Reyne?

Dans que's troubles nouveaux nous engage sa haine?

LE ROY.

Ne crains pas d'avouër, officieux trompeur,
 Un crime à qui je doy ma vie & ma grandeur;
 En me donnant ton Fils, tu sauvas cet Empire;
 Le connoître & l'aimer, est le but où j'aspire.
 Il est ton Fils, Oronte, & l'Hymen de sa Sœur
 Est ce crime odieux qui te fait tant d'horreur.

ORONTE.

Seigneur, à ce discours je ne puis rien comprendre?

LE ROY.

S'il n'est dont pas ton Fils, accepte le pour Gendre;
 Seür du consentement d'Euridice & de luy,
 Je veux que cet Hymen s'accomplisse aujourd'huy,
 Et je cours à la Reyne en porter la nouvelle.



SCENE VII.

ORONTE *seul.*

AH que tu connois mal le cœur d'un Infidelle;
 Si tu crois, en pressant un Hymen odieux,
 M'obliger à trahir un Fils si précieux!
 Il m'a surpris, mais non jusqu'à rompre un silence
 Qui conserve mon Fils, en cachant sa naissance.
 J'ay veu, j'en tremble encor, mon Fils presque perdu;
 Par ce piège fatal que le Sort m'a tendu.
 Pour couronner ce Fils, pour tromper la vengeance
 Que la Reyne fendoit sur sa reconnoissance,

48 LE FILS SUPPOSÉ,
Je verrois sans frémir, & sans estre troublé,
Les horreurs dont jadis le Soleil a tremblé.
Mais pourquoy consentir à cet horrible inceste?
Le Roy feint de vouloir un Hymen qu'il déteste.
Feignons del'accepter avec tant de chaleur,
Que par là nous puissions confirmer son erreur.
Mais si le Roy, qui craint cette fausse naissance,
Presse encor cet Hymen, rompray-je le silence?
Non, non, il regnera cet Enfant supposé.
Que l'Estat, que le Roy soit toujours abusé,
Que d'un inceste affreux la Nature frémissé;
Voyant avec mon Fils couronner Euridice,
Tout mon sang sur le Trône, un si rare bonheur
De l'inceste à mes yeux effacera l'horreur.

Fin du Troisième Acte.





ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARIARATHE, EURIDICE.

ARIARATHE.



INSI, chere Euridice, au fort de nos
allarmes,

Naist cet heureux moment, ce moment
plein de charmes,

Qui pour servir un Frere, & haster
notre bien,

Couronne des desirs qui n'esperoient plus rien.

Il semble que le Ciel lassé de tant de plaintes,

N'a d'un trouble éternel-entretenu nos craintes,

Qu'afin qu'un prompt espoir à nostre amour rendu

Reparat les delais d'un bien trop attendu.

Tout ce que nos desirs trouvoient de resistance,

Devient l'heureux secours d'une longue esperance;

Le Roy, la Reyne, Oronte, en pressent le succès.

EURIDICE.

Que le bien m'est suspect, qui flatte avec excés!

Et que je plains un cœur toujours prest à se rendre

Aux appas d'un espoir dont il doit se défendre!

E

LE FILS SUPPOSE,

Pour moy, qu'un tel espoir charme & n'aveugle pas,
J'en soupçonne l'excès, quand j'en goûte l'appas;
Il souffre dans mon cœur un peu de défiance,
Et si-tost que sur luy je prens quelque assurance,
J'écoute la chaleur dont ma Mere autresfois
Combatoit mon amour ainsi que vostre choix.
Ne crois plus (me dit-elle) un espoir qui te flate,
Il faut une Princeſſe au Prince Ariarathe.
S'il osoit consentir à te donner la main,
Ton Pere avec justice en romproit le deſſein.

ARIARATHE.

Vous voyez toutesfois qu'avec transport luy-mesme
Vient de nous préparer à ce bonheur ſuprême;
Pour en preſſer l'effet, il va trouver le Roy.
Si vous m'aimiez, ſi près de regner avec moy,
D'un autre mouvement jè vous verrois atteinte,

EURIDICE.

Puis qu'à deſaut d'amour vous imputez ma crainte,
Je veùx la ſurmonter, & croire comme vous,
Qu'Oronte, que le Roy, que les Dieux ſont pour nous.
Seùre de leur aveu, ſouffrez dans cette attente
Que j'obtienne celui de ma Mere mourante,
Après avoir blâmé nos mutuels ſoùpirs.
Si jamais le succès répond à tes deſirs,
(Me dit-elle en mourant) va ſçavoir de Nicandre
Ce qu'avant cet Hymen il t'importe d'apprendre;
Je luy laiſſe un Billet où ton ſort eſt écrit,
Vostre amour... A ce mot la Parque la ſurprit.
J'ay preſſé mille fois Nicandre de me dire
Ce grand ſecret pour qui ſans ceſſe je ſoùpire:
Mais ſon zele jaloux de ce profond ſecret
Croit qu'un cœur tout à vous pourroit eſtre indiscret.
Cependant il me vient ſolliciter ſans ceſſe
De ſonger à quel point mon Hymen vous abaiſſe,

Et quels sont les périls d'un amour imprudent.

ARIARATHE.

Dequoy se mesle-t-il ce zélé Confident?

Luy qui m'aima toujours, pourquoy m'estre cōtraire,
Et vanter un secret qu'il s'obstine à nous taire?

L'Amour peut égaler vostre fort & le mien,
Nos Parens sont pour nous, & le reste n'est rien:

Que sur ce grand espoir vostre amour s'affermisse.
Mais Oronte paroist.



SCENE II.

ORONTE, ARIARATHE.

ORONTE.

Laissez-nous, Euridice.

ARIARATHE.

Hé bien, Oronte, enfin, ce jour, cet heureux jour,
M'unissant à ton sang, couronne mon amour.

Je doy ce prompt succès à l'ardeur de ton zele:

Mais tu ne répons rien; Quelle froideur mortelle...

ORONTE.

Ah Seigneur.

ARIARATHE.

Qu'est-ce enfin, Oronté?

ORONTE.

Je vous plains,
Puis que l'ordre du Roy renverse vos desseins.

ARIARATHE.

Comment?

ORONTE.

Il faut aller épouser la Princesse,

ARIARATHE.]

Quoy, perfide, est-ce là l'effet de ta promesse?
Et d'où vient dans le Roy ce soudain changement?

ORONTE.

L'amour qu'il a pour vous en est le fondement.
Seigneur, en refusant l'Hymen de la Princesse,
Vous perdez la Couronne avec le droit d'aînesse;
Cleomene est heureux, & va tirer à soy
Ce qu'unissoit en vous & l'un & l'autre Roy,
Et riche des grandeurs que son Frere abandonne,
Il met dessus sa teste une double Couronne,

ARIARATHE.

Qui luy cachoit tantost cet obstacle odieux?

ORONTE.

Le sang qui l'aveugloit, luy fait ouvrir les yeux.

ARIARATHE.

Vous deviez détourner cette atteinte mortelle.

ORONTE.

Je doy plutoft rougir d'avoir trahy mon zele;
J'ay servy vostre amour, toute injuste qu'elle est,
Plus par ambition, que pour vostre intérêt:
Mais si-tost que le Roy vous offrât pour mon Gendre,
Par de secrets motifs, que je ne puis comprendre,
A veu que j'y donnois tout mon consentement.
L'amour du sang l'a fait changer de sentiment.

ARIARATHE.

Quel zele, quel amour, qui m'enleve Euridice!

ORONTE.

Il ne vous oste rien, vous rendant Berénice.

ARIARATHE.

Prenez-vous intérêt à trahir vostre sang?

TRAGÉDIE.

ORONTE.

J'en prens à le défendre & servir vostre rang;
J'en prens à triompher des fureurs d'une Mere;
J'en prens à détourner les menaces d'un Pere.

ARIARATHE.

Sçachant vostre pouvoir, je crains peu son courroux

ORONTE.

Mais je ne m'en fers point pour agir contre vous.

ARIARATHE.

N'écoutez-vous point une juste priere?

ORONTE.

Non, je n'écoute point ce qui vous est contraire.

ARIARATHE.

Hé bien, allez; sans vous je fléchiray le Roy.

ORONTE.

Quand vous l'aurez fléchy, que pouvez-vous sans moy?

Car ne présumez pas de changer mon courage;
Je vois encor en vous mon bien & mon ouvrage,
Et je prens intérêt d'en conserver l'éclat
Bien plus que le Roy mesme, & bien plus que l'Estat.
Euridice est ma Fille, & sçachez que mon zele
Est plus puissant pour vous que le sang n'est pour elle;
Ne vous obstinez plus contre vostre devoir:
Songez que d'as mes mains je tiens tout vostre espoir,
Et que je puis enfin, immolant Euridice,
En faire à vostre gloire un affreux sacrifice.

ARIARATHE.

Quelle rage, grâds Dieux! Fuis, barbare, ou ma main
Préviendra par ta mort l'horreur de ton dessein.

ORONTE.

Ces menaces, Seigneur, n'ont rien qui m'intimide;
Si mon zele pour vous commet ce parricide,
Perçant d'un mesme fer ce miserable flanc,
Je sçauray m'en la ver avec mon propre sang.

E. iij.

LE FILS SUPPOSE,

Lors, Seigneur, vous pourrez par ce grand sacrifice,
Qui confondra mon sang & celui d'Euridice,
Juger si mon refus est justice, ou faveur,
Et si ce zele ardent est amour, ou fureur.

A R I A R A T H E.

Soit amour, ou fureur, qui pour moy s'intéresse,
Mon cœur tout en courroux succombe à sa tendresse.
Je voy qu'il me trahit, & je ne puis hair
Celuy dont l'amitié le force à me trahir.
Si c'est amour pour moy, qui fait toute ma peine,
Oste le moy, cruel, & me laisse ta haine,
Ou plutost pour me perdre, aime-moy malgré moy;
Garde un zele barbare & cruel comme toy;
Mais apprens, s'il m'arrache à la Beauté que j'aime,
Que mon amour sçaura t'en punir sur moy-mesme.

O R O N T E.

Tremble, Pere cruel, ton Fils s'en va mourir;
Pour guerir son amour, allons tout découvrir,
Allons luy faire voir que la peur de l'inceste....



SCENE III.

LE ROY, O R O N T E.

LE ROY.

O Ronte, sauve-moy de ce trouble funeste,
Que produit le combat d'une fatale erreur.
C'est mon sang, c'est mon Fils, si j'écoute mon cœur;
Mais puis-je l'avouïer? puis-je traiter en Pere
Un Fils qui ne l'est plus, si j'écoute sa Mere?
Oronte, prens pitié d'un Pere malheureux,
Je te demande encor cet aveu généreux.

T R A G E D I E.

Crois-tu qu'il te seroit trop honteux de reprendre
 Un Fils qui m'est si cher, que je n'ose le rendre?
 Crois-tu que cet aveu fasse tort à ton sang?
 Je l'aime encor assez pour luy laisser son rang.
 Joignons pour nous unir par une double chaisne,
 Berénice à ton Fils, ta Fille à Cleomene.
 Ainsi par cet aveu, qui signale ta foy,
 Mon Fils devient ton Gendre, & le tien devient Roy

O R O N T E.

Seigneur, tous-ces appas pouroient têterquelqu'autre
 Qui se donnant un Fils que le Ciel a fait vostre,
 Croiroit d'un faux aveu raffermir vostre cœur;
 Charmér ses déplaisirs, & tromper sa douleur.
 Mais je ne seray point ny lâche ny timide,
 Jusqu'à faire un aveu plus noir qu'un parricide;
 Car vous oster un Fils si cher à vostre amour,
 C'est plus que vous oster & l'Empire & le jour.
 Hé quel autre intérêt m'oblige de me taire?
 Est-ce qu'il m'est honteux de me dire son Pere?
 Est-ce que mon silence assure dans sa main
 L'espoir ambitieux du pouvoir souverain?
 Ah si j'osois, Seigneur, sans passer pour un traistre,
 Ou me croire son Pere, ou me vanter del'estre,
 Il me seroit plus doux de m'en estre loüé,
 Que de voir sur le Trône un Fils desavoüé.
 Pres d'un Fils si charmant, & si digne qu'on l'aime,
 Un Pere parleroit en dépit de luy-mesme:
 La Nature & l'Amour ont beau dissimuler;
 Le temps, ou leurs transports, les forcent de parler.
 Cependant pour cacher ma gloire & sa naissance,
 Depuis vingt ans ma bouche eust gardé le silence.
 Si j'ay pû jusqu'icy retenir mes transports,
 Si le sang fait sur moy de si foibles efforts,

E iij.

36 LE FILS SUPPOSÉ;

Quand mesme je serois celuy qu'il a fait naistre,
Je me ferois juger. trop indigne de l'estre,
Je le desavoüerois, de peur d'estre blâmé
De n'aimer pas un Fils si digne d'estre aimé.
Seigneur, sortez d'erreur, faites-vous cette grace;
Ne me contraignez point à prendre vostre place,
Et d'estre malgré moy le vray maistre d'un bien.
Qui fait vostre bonheur, & qui seroit le mien.

LE ROY.

Tu triomphes, Oronte, & mon cœur se doit rendre
Aux clartez dont encor il vouloit se défendre.
Soit surprise, ou raison, il m'est trop glorieux
De me rendre à moy-mesme un bien si précieux;
Et je resisterois à la Nature mesme,
Si sa voix s'obstinoit à m'oster ce que j'aime.
Si je suis abusé, je chéris mon erreur.
Que la Reyne en dispose au gré de sa fureur,
Quoy qu'elle ose me dire, & quoy qu'elle entreprenne,
J'en croiray mon amour moins suspect que sa haine.
Mais je la voy venir, Evitons son abord.



SCENE IV.

LA REYNE, LE ROY, ORONTE.

LA REYNE.

AH de grace, arrestez, faites-vous cet effort.

LE ROY.

Mon cœur a triomphé de son inquiétude;
Ne le rejetez plus dans son incertitude,
C'est trop vous écouter, & c'est trop m'abuser.

S'il approuve un Hymen qu'il devoit refuser,
Croiray-je que ce Fils est Frere d' Euridice?

LA REYNE.

Quiconque comme luy fait monter sa malice,
Jusqu'à vous déguiser une mortelle erreur,
Peut bien souffrir l'inceste, & le voir sans horreur.
Mais, Seigneur, écoutez, & qu'enfin la Nature
Confonde devant vous son horrible imposture.

Tu te vois grand, Oronte, & j'ay fait ta grandeur:
Mais quel autre intérêt t'eust acquis ma faveur,
Si ce Fils supposé par sa fausse naissance,
Ne t'eust fait meriter cette reconnoissance?

ORONTE.

Les soins de l'élever, & ceux que je luy rends,
Pour qui ce Fils me doit autant qu'à ses Parens,
M'ont acquis justement cette haute fortune,
Dont l'éclat vous irrite, autant qu'il m'importune.

LA REYNE.

Mais dis-moy quel motif te fit son Gouverneur?
Sans naissance & sans rang, d'où tevient cet honneur?

ORONTE.

De vous seule je tiens cette faveur infigne:
Et quand vous me montrez que j'en suis trop indigne,
Un reproche si vain & si hors de saison
Etale vos bienfaits, & non ma trahison.

LA REYNE.

Tu me flattes, perfide, & me braves dans l'ame;
Mais qu'as-tu fait du Fils dont accoucha ta Femme?

ORONTE.

Pourquoy faut-il encor revoir son triste sort?
Vous sçavez qu'en naissant il rencontra la mort,
Et qu'à peine il vivoit lors qu'il cessa de vivre,
Vous sçavez que ce coup m'eut contraint de le fuivre;

Si le vostre en naissant, si cher à vos desirs;
 N'eut réparé sa perte, & borné mes soupirs.
 Ce Prince a fait depuis mes plus cheres delices.
 Maintenant (grace aux Dieux à mon amour propices)
 Vous le desavoüez, vous l'osez rejeter,
 C'est un Fils orphelin que je puis adopter:
 Laissez-le moy, Seigneur, ne soyez plus sa Mere;
 Au defaut de tous deux je veux estre son Pere.

LE ROY.

Ah! ce nom & ce Fils n'appartiennent qu'à moy.

LA REYNE.

C'est le sien.

LE ROY.

C'est le vostre, & sera vostre Roy.

LA REYNE.

Ah! périsse plustost....

LE ROY.

Vous menacez, Madame.

LA REYNE.

Je menace, & veux bien vous découvrir mon ame.
 Tant que j'ay crû de vaincre une fatale erreur,
 J'ay feint, & cet espoir a dompté ma fureur:
 Mais avant que souffrir que par vostre injustice
 Son Fils arrache au mien le Sceptre & Berénice,
 Au defaut du poison, de la flame, & du fer,
 J'iray dedans vos bras moy-mesme l'étouffer.

La Reyne sort. LE ROY.

Et moy, puis qu'on s'emporte avec tant d'insolence;
 Me reglant desormais sur cette violence,
 J'auray pour ce cher Fils un zele si jaloux,
 Que sa fureur fera trembler vostre courroux.
 Mesme pour mieux braver ce courroux qui menace;
 Je veux qu'avant ma mort mon Fils prenne ma place;
 Qu'assis dessus mon Trône....



SCÈNE V.

LE ROY *continuë*, CLEOMENE,
NICANDRE.

LE ROY.

Où courez-vous?

CLEOMENE.

Seigneur,
Je viens tout transporté, charmé de mon bonheur,
Rendre grace à mon Roy de cet amour de Pere,
Qui couronne ma flame, & celle de mon Frere.

LE ROY.

Je l'avois résolu, mais j'ay changé d'avis.
C'est vostre Frere seul que je regarde en Fils;
Et puis que vous avez tout le cœur de la Reyne,
Il aura tout le mien, & vous toute ma haine.





SCENE VI.

CLEOMENE, NICANDRE.

CLEOMENE.

AH! Nicandre, tu vois comme je suis traité.
 Quel secours m'offres-tu dans cette extrémité?

NICANDRE.

Je ne puis plus souffrir, sans passer pour un traistre,
 Qu'un Enfant supposé l'emporte sur mon Maistre,
 Et qu'un Pere abusé le traite seul en Fils.

CLEOMENE.

Est-ce là le secours que tu m'avois promis?
 Es-tu pour me tromper d'accord avec la Reyne?

NICANDRE.

Dé ce Fils supposé j'ay la preuve certaine.
 C'est le vray Fils d'Oronte, & c'est avant sa mort
 Qu'à ce Billet sa Mere a fié tout son sort:
 Je le tiens de sa main, comme un témoin fidelle;
 Pour rompre le succès de l'ardeur mutuelle,
 Que sa Fille & son Fils nourrissoient en secret.
 J'ay crû me devoir taire en Confident discret.
 Amy depuis longtemps, & Parent de la Mere,
 Pour conserver ce Fils, j'ay caché ce mistere:
 Mais voyant que le Roy couronne un Etranger,
 Que son amour pour vous ne veut rien ménager,
 Que la Reyne a perdu ses soins & son adresse,
 Et que vous perdez tout en perdant la Princesse,
 Dans cette extrémité je ne ménage rien,
 J'ouvre ce grand secret. Vous, Seigneur, usez bien
 D'un secret qui peut perdre & vous-même, & l'Empire.

CLEOMENE.

Donne, tu me connois, cela te doit suffire. *Elle lit.*

*Euridice, ma main te l'apprend à regret:
Le Prince Ariarathe est mon Fils & son Frere.
Euste son Hymen, mais ménage un secret
Quiseroit fatal à son Pere.*

Artinoé. C'est elle, & je connoy la main:
Le destin de son Fils n'a plus rien d'incertain.
Nicandre, tu me rends le Sceptre & ma Princesse;
Mais parmy tant de joye excuse ma tristesse.
Ton secret m'oste un Frere illustre & généreux,
Et fait d'un si grand Prince un Sujet malheureux.

NICANDRE.

Puis-je encor, quand le Sort luy devient si contraire,
Vous faire en sa faveur une juste priere?

CLEOMENE.

Parle. Il n'est rien pour luy qui te soit refusé.

NICANDRE.

Je vous parle en faveur de ce Fils supposé.
Je doy tout à sa Mere, & sans luy je puis dire:
Qu'un divorce à la Reyne alloit oster l'Empire;
Que vous-mesme, Seigneur, vous tenez tout de luy,
Et que du Trône enfin il fut luy seul l'appuy.
Ainsi loin de blâmer cette fausse naissance....

CLEOMENE.

Je luy doy tout, Nicandre, & par reconnoissance,
Après ce qu'il a fait pour servir mon amour,
Je luy laisse avec joye & son rang & le jour.
Va-t'en le détromper, sans le faire connoistre,
Fais valoir un secret dont tu m'as fait le maistre;
Travaille pour tous deux, & sans hazarder rien,
Accorde, s'il se peut, son bonheur & le mien.

LES SUPPOSE,
is afin d'empescher que ce secret n'éclase,
r mettre en seureté le sort d'Ariarathe,
n, repren ce Billet, estant en mon pouvoir,
langereux Ecrit peut tenter mon devoir.

N I C A N D R E.

Seigneur...

C L E O M E N E.

Prei. Je veux qn'il soit en ta puissance.
iens-en pour ma flame une entiere assurance.
eux pour luy payer un don si préteux,
livrer cet Ecrit, ou le rompre à ses yeux.
la Princesse vient.



SCENE VII.

B E R E N I C E , C L E O M E N E.

B E R E N I C E.

AH tirez-moy de peine.
neur, est-il bien vray ce que m'a dit la Reyne?
le vray Fils d'Oronte, & non celuy du Roy,
i l'injuste Sort a destiné ma foy.
u'on n'espere pas que jamais j'obeisse.
sois à l'Etat un cruel sacrifice;
olois nostre amour à la paix de deux Roys:
puis que je connoy la honte de ce choix....

C L E O M E N E.

me, faites-vous cette injure à mon Frere?
inoist-on ainsi l'effort qu'il se veut faire?
cede, il veut mesme & pour vous & pour moy,
r au pouvoir & d'un Pere & d'un Roy.

Aidez-vous vous-mesme à l'horrible imposture
 Qui des-honore un Prince, & trahit la Nature?

BERENICE.

Jen'ay que ce prétexte à ne pas obeïr.

CLEOMENE.

Ce Prince qui nous sert, le voulez-vous trahir?
 Faut-il vous acheter par la perte d'un Frere?
 Et faut-il vous devoir au courroux d'une Mere?
 Je ne veux rien devoir qu'à mon amour, qu'à vous.

BERENICE.

S'il n'est pas Fils d'Oronte, il sera mon Epous.
 Helas! si vous m'aimiez....

CLEOMENE.

Hé quoy, faut-il, Madame,
 Servir si lâchement une si belle flame?

BERENICE.

Pour ne pas obeïr, quand on dépend d'autruy,
 L'Amour doit embrasser tout ce qui fait pour luy.

BERENICE.

Pour ne pas obeïr, Madame, quand on aime,
 L'Amour ne doit avoir besoin que de luy-mesme.

BERENICE.

Cet Amour a formé mille difficultez,
 Pour rompre, ou retarder l'effet de nos Traittez.
 Mais sans d'autres secours offerts à ma tendresse,
 J'obeïray, Seigneur, je connoy ma foiblesse,
 S'il faut nommer ainsi le glorieux devoir
 Qui m'asservit aux loix du souverain pouvoir.

Hé bien s'il faut enfin, sans tarder davantage,
Secourir un Amour qui manque de courage,
Retardez vostre Hymen encore tout ce jour,
Madame, & confiez le reste à mon amour.

Fin du Quatrième Acte.





ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARIARATHE, ORONTE.

ORONTE.

Oùs mon Fils? Ah perdez cette indigne-
creance.

ARIARATHE.

Pourquoy garder encor ce dangereux-
silence?



Pourquoy dissimuler qu' Euridice est ma Sœur?
En vain, sans cet aveu, vous blâmez mon ardeur.
Je n'en sçauois guerir, qu'en devenant son Frere.
Ne vous obstinez plus à me cacher mon Pere,
Parlez, ne craignez pas d'avoüer vostre Fils:
Je viens de tout apprendre.

ORONTE.

Hé! qu'avez-vous appris?

La Reyne qui vous hait....

ARIARATHE.

Qu'Arfinoé ma Mere

Ouvrit avant sa mort cet important mistere,
Pour empescher l'Hymen de ma Sœur & de moy.

F

O R O N T E.

Dieux! ce bruit se rend-il digne de vostre foy?
La Reyne qui vous hait, & qui vous veut surprendre...

A R I A R A T H E.

Seigneur, j'ay tout appris du fidelle Nicandre.

O R O N T E.

Nicandre fert le Prince, & veut par cette erreur...

A R I A R A T H E.

Non, son raport répond à celuy de ma Sœur.
C'est d'elle que j'ay sçeu que des mains de ma Mere
Nicandre avoit reçu cet avis necessaire.

J'adjoute à ces clartez le trouble où je vous voy;

Les sermens dont Nicandre a confirmé sa foy,

La Reyne qui me hait, l'excès de vostre zele,

Qui refuse Euridice à mon amour fidelle.

Qu'attendez-vous? Peut-estre en ce moment le Roy

Reçoit l'Escrit fatal qui parle contre moy.

Parlez.

O R O N T E.

Hé bien, c'est trop s'obstiner à se taire:

Qui, vous estes mon Fils, connoissez vostre Pere?

Je suis donc vostre Fils, & je perds mon amour,

Mon amour qui m'estoit bien plus cher que le jour.

Helas! faut-il trouver ma Sœur dans ma Maistresse,

Et faut-il que l'horreur succede à la tendresse?

Pourquoy me cachez-vous....

~~Oronte.~~ A R I A R A T H E.

Que ne m'est-il permis

De vous cacher encor que vous estes mon Fils!

Mais voyant qu'à son sang une Mere cruelle

Se servant contre nous d'un Agent infidelle,

Jusques aux yeux du Prince étale vostre sort,

Je voy de tous costez l'infamie, ou la mort.

Mais peut-estre ce bruit qui vient de se répandre,
Est un faux bruit-forgé par l'esprit de Nicandre.

A R I A R A T H E.

Ah! ne vous laissez pas surprendre à cet espoir:
Il parle d'un Ecrit qu'un trop juste devoir
Le force de remettre aux mains de Cleomene.

O R O N T E.

Ah! Nicandre, avions-nous mérité tant de haine?

A R I A R A T H E.

N'accusez pas Nicandre, en montrant ce Billet,
Il a sçeu de son Maître obtenir le secret.
Le Prince va tromper le Roy, l'Etat, luy-mesme,
S'il peut par mon aveu posséder ce qu'il aime:
Bien plus, en expliquant ce que je suis au Roy,
Il craint d'estre à ses yeux, ce qu'il croira de moy:
Ainsi soit intérêt, ou zele trop sincere,
Il me traite toujors & de Prince & de Frere.

O R O N T E.

Quand le Prince aujoud'huy te voudroit épargner,
Connoissant ton destin, peux-tu vivre & regner?
Doute encore d'un Billet qui nous est si contraire,
Sauve-toy de l'affront de me croire ton Pere,
Et ne t'expose pas, te croyant Fils d'un Roy,
A la honte, au malheur d'estre sorty de moy.

A R I A R A T H E.

Est-ce un si grand malheur d'estre le Fils d'Oronte?
Un sang comme le sien ne me fait point de honte:
Un Pere couronné me feroit moins d'honneur,
Qu'un Pere né si bas, Pere de ma grandeur:
J'aime bien mieux devoir mon illustre aventure
Aux soins de vostre Esprit, qu'à ceux de la Nature,
Et naistre sur le Trône est un plaisir moins douloureux
Que d'y pouvoir prétendre, estant sorty de vous.

E ij

La naissance est du Ciel une faveur commune;
 Mais c'est vostre bienfait, Seigneur, que ma fortune;
 Je ne tiens que du Sort le jour que je vous doy.
 Il m'a fait vostre Fils, & vous m'avez fait Roy.

ORONTE.

Mais mō Fils, je crains bien qu'instruit de ta bassesse,
 Cette image en ton cœur jette quelque foiblesse.
 Ah! si d'un rang si bas perdant le souvenir....

ARIARATHE.

Ce souvenir m'est doux; j'aime à le retenir.
 Je veux, loin d'en tirer une idée importune,
 En tirer les douceurs de ma bonne fortune;
 Comparer, pour m'en faire un spectacle plus beau,
 Le Trône où je prétens, avecque mon Berceau,
 Et par un lieu si bas qui fut mon origine,
 Mesurer la hauteur du rang qu'on me destine.

ORONTE.

Qu'un courage si grand dissipant mon effroy,
 Me paye heureusement ce que j'ay fait pour toy!
 Mais hélas! je voy bien que tout nostre artifice....

ARIARATHE.

Hé bien, s'il faut qu'enfin tout mon sort s'éclaircisse,
 Avec moins de fortune, auray-je moins d'honneur?
 Prince, ou Sujet... Mais quoy, vous frémissez, Seigneur!
 Hé bien, nous regnerons sans honte & sans foiblesse;
 J'obtiendray tout du Prince, en cedant sa Maistresse.

ORONTE.

Est-ce là vostre espoir? Ah! mon Fils, voyez mieux
 Le piège que vous tend ce Prince ambitieux:
 Sous ce voile d'amour demandant la Princesse,
 Il demande le Sceptre & tous les droicts d'aïnesse;
 Et maistre d'un secret qui vous nuira toûjours,
 Il l'est en mesme temps du Trône & de vos jours..

Pour ne le craindre plus, ostons-luy l'avantage
 De porter contre nous un puissant témoignage,
 Ostons-luy cet Ecrit pour conserver ton rang.
 Sous couleur d'éclaircir le secret de ton sang,
 Mon Fils, fais-toy montrer ce Billet de ta Mere,
 Et s'il te rend certain de son vray caractere,
 Feignant adroitement de douter de sa foy,
 Saisis-toy d'un Ecrit qui parle contre toy.

ARIARATHE.

Que vous connoissez mal un Prince si fidelle!
 Ah! Seigneur, je crains moins sa haine que son zele,
 Je crains de trop devoir à sa fidelité.
 Il veut par un effort de générosité,
 Que je ne puis jamais assez bien reconnoistre,
 Déchirer cet Ecrit, ou m'en rendre le maistre.
 Sa scrupuleuse foy craignant de se trahir....

ORONTE.

Par ce zele éclatant il tâche à t'ébloüir.
 Ou ce Billet est faux, ou s'il est veritable,
 Ce que nous en craignons est pour luy redoutable,
 Et n'osant en public s'en servir contre toy,
 Il veut secrettement en instruire le Roy.
 Ah! nous sommes perdus, si la force ou la ruse
 N'arrache de ses mains un Billet qui t'accuse.
 Je voy que l'amitié t'impose d'autres loix;
 Mais l'amitié n'est pas la vertu des grands Roys.
 Enleve à ce Rival cet Ecrit, ou sa vie.

ARIARATHE.

M'osez-vous inspirer une si lâche envie?
 C'est tout perdre, Seigneur. Sans un nouveau forfait,
 Je scauray bien jouïr de tout vostre bienfait.
 Si je vous doy le Trône, ou le droict d'y prétendre,
 Vous m'en donnez la joye, & je veux vous la rendre.

Je veux vous la payer, & ne negliger rien,
Pour pouvoir à mon P. re assurer ce grand bien.

ORONTE.

Tandis que cet Ecrit est hors de ta puissance....

ARIARATHE.

Nous l'aurons, sans user d'aucune violence.

ORONTE.

Va donc, mon Fils, va donc me sauver de la peur:

Des allarmes du sang qui déchirent mon cœur:

Va-t'en pour t'assurer la Princesse & l'Empire;

Va-t'en oster au Sort le moyen de te nuire.

Mais ne ménage rien, ou dans mon desespoir....

ARIARATHE.

Ne craignez rien, Seigneur, je feray mon devoir.

ORONTE *seul*.

Encor quelques momens sôûtenez ma fortune,

Dieux, favorables Dieux. Ah! rencontre importune.



SCENE II.

LA REYNE, ORONTE.

LA REYNE.

ARreste, pour ouïr, non les justes douleurs
D'une Reyne en courroux, mais d'une Mere en
pleurs;

Et souffre au grand succès que le Destin t'envoie,
Qu'un moment ma douleur interrompe ta joye.

Tu triomphes, Oronte; & le Ciel a permis

Que tout prit contre moy le party de ton Fils.

Tu vois mesme une Reyne, en faveur d'une Mere,
Descendre à tes genoux jusques à la priere.

Après les vains efforts d'un couroux avorté,
 Triomphe en me voyant implorer ta bonté.
 Nous sommes seuls. Remply de bonheur & de gloire,
 Si ton ambition ne t'oste la memoire,
 Ose avoüer un Fils à demy couronné.
 Quitte un lâche artifice où tu t'es obstiné;
 Tu peux tout avoüer, & sans crainte & sans honte
 Une feinte si basse est indigne d'Oronte:

ORONTE.

Hé bien, nous sômes seuls. Fôdez-vous quelque espoir
 Sur un aveu qui doit échauffer mon devoir?
 Il est mon Fils: jugez par vostre amour de Mere
 Jusques où doit aller le zele de son Pere.
 Pour le faire regner, je n'épargneray rien.

LA REYNE.

Qu'il regne, j'y consens, mais ne pers pas le mien:
 Nous avons plus d'un Sceptre, & tu peux sans foiblesse
 En laisser un au Prince avecque la Princesse:
 Accordons l'un & l'autre, en les faisant regner.
 Pour ton Fils ce partage est-il à dédaigner?

ORONTE.

C'est beaucoup obtenir de qui veut sa ruine:
 Mais je soupçonne fort la main qui l'assassine,
 Et fussiez-vous sincere en faveur de mon Fils,
 J'aurois trop de foiblesse à suivre vos avis,
 J'en reconnois l'appas, & sçauray m'en défendre.
 Si du Bithinien mon Fils n'est pas le Gendre,
 Il doit craindre ou le Roy sortant de son erreur,
 Ou vostre Fils regnant, ou bien vostre fureur.
 Vostre haine est trop juste & trop enracinée,
 Pour s'assurer à moins que de cet Hymenée.
 Mithridate luy seul peut faire sans effroy
 Regner icy mon Fils malgré vous & le Roy;

LE FILS SUPPOSE,

Et pour dire encore plus, nostre Traitté luy donne
Par l'Hymen de sa Fille, une double Couronne;
On ne peut séparer ces deux Trônes unis?

LA REYNE.

Qu'attens-tu?

ORONTE.

La douceur de voir regner mon Fils;

LA REYNE.

Mais ce Fils regnera sans connoistre son Pere.

ORONTE.

Qu'il regne, il me suffit; c'est tout ce que j'espere;
Sera-t-il moins mon Fils, s'il ne me connoist pas?
Sa gloire & son bonheur auront-ils moins d'appas?
Mais si j'ay pris le soin de me faire connoistre....

LA REYNE.

Mais ce qu'il te connoist, l'oseras-tu paroistre?
Oseras-tu vanter un si rare bonheur?

ORONTE.

Il me suffit moy seul d'en gouter tout l'honneur.
Quand un Pere inconnu couronne un Fils qu'il aime,
La Nature en secret s'applaudit elle-mesme,
Elle vante tous les soins qui luy servent d'appuy,
Elle voit son sang sur le Trône, & croit regner en luy.

LA REYNE.

Mais tu seras toujours son Sujet.

ORONTE.

Je veux l'estre;
Pour voir en mesme état son veritable Maistre.

LA REYNE.

Ha, Monstre d'impudence & d'infidélité.

ORONTE.

La présence déplaist à Vostre Majesté,
J'ay d'autres soucis que ceux de vous entendre;

LA REYNE.

Arreste, malheureux, ne sçauois-tu comprendre
 En trahissant ton Roy, ta Reyne & ton Pays,
 Le péril qui menace, & toy-mesme & ton Fils?
 Sans qu'aucun interest desormais me retienne,
 J'iray chercher par tout & sa perte & la tienne;
 Et quand pour vous le Roy se fermeroit les yeux,
 Crains ou mon desespoir, ou le couroux des Dieux.
 Pour de pareils forfaits, au defaut de la Terre,
 Leur redoutable main n'est jamais sans Tonnerre.

ORONTE.

Est-ce un crime pour moy, de couronner mon Fils?
 Appelez-vous trahir la Reyne & son País,
 Quand vous donnant mon Fils, je vous tiray de peine
 Je sauuy par ce don mon País & ma Reyne;
 Et s'il sauua l'Estat, si servant vostre amour,
 A Cleomene mesme il a donné le jour,
 Cet Estat est à luy, c'est son bien, sa conqueste;
 Mais soit honte, ou péril qui menace ma teste,
 Un Pere pour son Fils ne doit rien épargner,
 Et l'on doit tout oser, lors que c'est pour regner.
 Par quelques actions que sur le Trône on monte,
 La gloire qui les suit en efface la honte;
 Et de quelque façon qu'un grand cœur puisse agir,
 Des crimes couronnez ne font jamais rougir.
 J'acheveray le mien, & l'ayant sçeu conduire
 Où vostre desespoir ne pourra le détruire,
 Son succez, quel qu'il soit, me sera glorieux.
 Il est beau de n'auoir à craindre que les Dieux;
 Et sans rien redouter du costé de la Terre,
 Oser d'un front égal attendre le Tonnerre.

LA REYNE.

Crains encor pour ton Fils plus que les Dieux.

ORONTE.

Qui?
 G

74 LE FILS SUPPOSE,

LA REYNE.

Moy.

ORONTE.

Avant la fin du jour.... Mais j'apperçoy le Roy.

SCENE III.

LE ROY, LA REYNE, BERENICE.

ORONTE.

AH! Seigneur, sauvez-moy du couroux de la Reyne.

LE ROY.

Je sçay jusques où va les transports de sa haine.
Pour perdre Ariarathe, on voit sa trahison
Répandre son venin sur toute ma Maison:
Je la vois en faveur d'un Fils qu'elle idolâtre,
Traiter celuy que j'aime en cruelle Marâtre.
La Princesse seconde un indigne couroux.
Oüy, Madame, sa haine a passé jusqu'à vous.
Donc sur l'illusion des fureurs d'une Mere,
Vous rompez les Traitez faits avec vostre Pere,
Mon Fils Ariarathe est indigne de vous?

BERENICE.

S'il estoit vostre Fils, il seroit mon Epous.

LE ROY.

Qu'il soit donc vostre Epous, que rien ne vous retienne;
Je le tiens pour mon Fils, ma foy vaut bien la sienne.
Sa haine persuade, on croit ce qu'elle dit,
La Nature est en moy suspecte & sans credit.
Faut-il que mon rapport vous semble moins fidelle?

BERENICE.

Ne pouvant m'assurer, ny sur vous, ny sur elle,
Je doute, & dans ce doute, il suffit que mon cœur
Voit mon rang en péril, ma gloire, & mon bonheur.

Puis-je sur cet Hymen prendre quelque assurance,
 Quand il faut exposer, grandeur, repos, naissance?
 Je frémis à l'objet d'un choix si hazardeux.

LE ROY.

Dites plutost d'un choix qui s'oppose à vos vœux,
 Vous l'aimez toutez deux, c'est assez, & ma haine
 Trouve dans vostre amour ma vangeance & sa peine,
 Il périra ce Fils.

ORONTE.

Ah! grace à vostre sang.

LE ROY.

Le seul Ariarathe est digne de ce rang.

ORONTE.

Mais, Seigneur....

LE ROY.

Mais enfin je me veux satisfaire;

Faites venir le Prince.

ORONTE *bas*.

Agreable colere!

Allons voir si mon Fils.... Il a fait son devoir;
 Son Rival me l'apprend par ce grand desespoir.



SCENE IV.

LE ROY, LA REYNE, BERENICE,
 CLEOMENE, ORONTE, NICAND.

SEigneur.

NICANDRE.

LE ROY.

Qu'est-ce?

CLEOMENE.

Seigneur, ne croyez pas Nicandre;

Trop de zèle l'aveugle, il cherche à vous surprendre.

LE FILS SUPPOSÉ,

LE ROY.

Quel est ce grand desordre?

NICANDRE.

Ah! de grace écoutez.

CLEOMENE.

Ah! ne le croyez point.

LE ROY à Nicandre.

Cleomene se veut retirer. Parlez. Vous, arrestez.

NICANDRE.

Seigneur, me pourrez-vous pardonner le silence
D'un secret dont j'ay deu vous donner connoissance,
Et qui tient si longtems tout le monde abusé?
Sçachez qu'Ariarathe est un Fils supposé.

LE ROY.

Ah! Perfide, oses-tu par ce faux témoignage,
Faire à ce Fils que j'aime un si sanglant outrage?
Sers-tu si lâchement & la Reyne & son Fils?
Mais quelle preuve as-tu de ce que tu me dis?
Fais voir qu'Ariarathe...

NICANDRE.

Artinoé sa Mere.

Me fit de ce secret le seul dépositaire.
Pour éviter l'Hymen d'Euridice & de luy.
Je cachois son Ecrit; mais voyant aujourd'huy
Que ce Fils supposé digne de vostre haine,
Alloit ravir le Sceptre à vostre Cleomene,
Je parle, & j'éclaircis ce Prince malheureux
Qui pour Ariarathe, Amy trop genereux,
Veut qu'il garde le nom & de Prince & de Frere:
Luy feignant de douter de la main de sa Mere,
Sous couleur d'éclaircir cet important secret,
Pour trahir vostre Fils, s'est saisi du Billet.

LE ROY.

Cher Oronte, tu vois le grossier artifice,
Dont la Reyne voudroit couvrir son injustice;

TRAGÉDIE.

OR ONTE.

Je le voy comme vous, & j'en frémiss d'horreur.

LA REYNE.

Quoy me soupçonnez-vous....

LE ROY.

En vain vostre fureur.

Qui desavouë un Fils, & trahit sa naissance,
Dément vostre artifice avec mesme assurance.
J'entens ce que me dit le trouble où je le voy.

CLEOMENE.

Ah! Seigneur, n'accusez, ny la Reyne, ny moy,
Et daignez pardonner au zele de Nicandre,
Tout ce qu'en ma faveur il vient de vous apprendre.
Mon Frere est innocent, & je suis malheureux.

LE ROY.

Pour tromper mon couroux, tu fais le genereux.



SCENE DERNIERE.

LE ROY, LA REYNE, BERENICE
ARIARATHE, CLEOMENE,
ORONTE.

LE ROY.

Vien, mon Fils, te sauver dans les bras de ton Pere
Des dernieres fureurs d'une Mere & d'un Frere.
Nicandre, & cet ingrat, subornez contre toy,
Par une trahison qui me comble d'effroy,
Tefont le Fils d'Oronte, & leur intelligence
Conspire à te ravir l'honneur de ta naissance.

ARIARATHE.

J'attendois de ce Prince un meilleur traitement;
Non que Nicandre ou luy m'accuse injustement: |

G. iij.

Mais il ne devoit pas par une ardeur trop prompte;
 Prévenir mon aveu pour redoubler ma honte;
 Il me devoit donner le temps de m'accuser,
 De luy faire justice & vous desabuser,
 Seigneur, contre la Reyne, & le Prince & Nicandre;
 A peine un innocent se voudroit-il defendre;
 Ma gloire est toute entiere à les justifier,
 Je suis le Fils d'Oronte, & ne le puis nier.
 Prince, vous le voyez, avec quelque assurance
 Je pouvois hautement vanter mon innocence;
 Et le Billet surpris, qu'on me peut reprocher,
 J'ay pû pour me vanger, le rompre ou le cacher.
 Rassurez-vous, c'est trop punir vostre foiblesse;
 Vostre confusion a vangé ma tendresse.
 Je viens montrer au Roy ce précieux Ecrit,
 Et d'une indigne peur remettre vostre esprit.
 Il fera voir à tous que je suis Fils d'Oronte:
 Mais lors que je le rends, ce n'est remords ny honte;
 Quand je pris cet Ecrit, je voulois vous l'oster,
 Non pour vous empescher de le faire éclater;
 Mais craignât de vous voir, poussé d'un zele extrême,
 Par un coup généreux, infidelle à vous-même,
 Supprimer ce Billet qui parle contre moy.
 Craignant d'estre forcé par les ordres du Roy,
 D'arracher de vos mains le Sceptre & Berénice;
 J'ay pris mes seuretez contre tant d'injustice;
 Mais je n'en prenois pas contre Nicandre & vous.

CLEOME'NE.

Vous n'aviez pas besoin d'en prendre contre nous:
 Si d'abord ma timide & jalouse tendresse,
 En perdant cet Ecrit, crût perdre ma Princesse,
 D'amour a murmuré sans trahir l'amitié.
 Nicandre, à qui mon sort a fait trop de pitié,
 Découvre malgré moy cette étrange aventure;
 Mais puis qu'on me soupçonne, achevez cette injure;

TRAGÉDIE.

Déchitez ce Billet, je l'ay bien mérité.

ARIARATHE.

Je ne me repens point de ma fidélité.

Lisez ce qu'adressoit une Mere mourante,

A ma Sœur, ou plustost, Seigneur, à mon Amante.

LE ROY lit.

*Euridice, ma main te l'apprend à regret;
Le Prince Ariarathe est mon Fils & ton Frere;
Evite son Hymen, mais ménage un secret
Qui seroit fatal à ton Pere.*

Arfinoé.

LE ROY continué.

Que vois-je! en croiray-je mes yeux?

Oronte!

En montrant le Billet à Oronte.

ORONTE.

Croyez-en le sang qui parle mieux.

Oüy, Seigneur, c'est mô Fils, il n'est plus tēps de seïndre

Je n'espere plus rien, & n'ay plus rien à craindre,

Punissez, punissez cet infamie Imposteur;

Vangez sur un Ingrat une si longue erreur.

Quand je donnois ce Fils à l'Estat, à la Reyne,

J'envisageois toujors la grandeur souveraine,

Je ne fis ce present qu'en Pere ambitieux,

Je ne prestay qu'au Trône un Fils si précieux;

Et quand je voy sa Mere ingrate à la Nature,

Faire avorter le fruit d'une illustre imposture,

Je brûle de la joindre, & d'aller chez les Morts,

Par un sanglant reproche, augmenter ses remorts.

LE ROY.

Arreste, sa vertu rend ton innocence,

Et ma justice cede à ma reconnoissance.

Qui de vous m'est plus cher apres cette clarté,

Ou toy Fils malheureux, que j'ay trop mal traité.

50 LE FILS SUPPOSE,

Ou toy qui te trahis en te faisant connoistre,
Et qui m'est plus qu'un Fils quand tu cesses de l'estre?
Quel prix peut acquiter ce que tu fais pour moy?

A R I A R A T H E.

Avez-vous oublié tout ce que je vous doy?
Vous pouvois-je tromper, vous dont l'amour sincere
A surpassé pour moy toute l'amour d'un Pere?
Vous de qui les leçons ont versé dans mon cœur,
La generosité, la franchise & l'honneur?
Ayant vescu vingrans en vray Fils de Monarque,
I'en auray tout l'éclat, si j'en quitte la marque..
L'imposture m'eust fait regner en seureté;
Mais le Trône vaut-il la moindre lascheté?
Estime qui voudra cette infame maxime;
Qu'un forfait ignoré perd les honneurs du crime:
Fut-il aux yeux du monde illustre & glorieux,
C'est trop pour un grand cœur d'en rendre compte
aux Dieux;

Et fut-il seul témoin d'un lâche stratagème;
C'est trop s'il en falloit rendre compte à soy-même..

L E R O Y.

Après ce digne éclat, Madame, pouvez-vous
Pour le Pere & le Fils garder quelque couroux?

L A R E Y N E.

Je donne à sa vertu les crimes de son Pere.

L E R O Y.

Mais ce n'est pas assez pour ce qu'il vient de faire;
Puis qu'il s'est dérobé la gloire de mon sang,
Rendons à sa vertu la gloire de son rang;
Adoptons-le, Madame; & mettons sur sa teste
La Couronne de Pont, ma plus belle conquête.

O R O N T E.

Seigneur....

L E R O Y à Cleomene.

Avoueras-tu le don que j'eluy fais?

CLEOMÈNE.

Son bonheur me tient lieu de vos plus grâds bienfaits.

ARIARATHE.

Ce don qu'on luy ravit me seroit un suplice,
S'il ne m'offroit dequoy consoler Euridice;
Au defaut d'un Amant au Trône destiné,
Je pouray luy donner un Frere couronné.

LE ROY.

Princesse, enfin le Ciel a pris soin de vous plaire,
Ariarathe avoit l'aveu de vostre Pere,
Il faudra l'obtenir pour vostre cher Amant.

BERENICE.

F'ose vous assurer de son consentement.

LE ROY.

En attendant ce jour qui doit combler ma gloire,
De nos malheurs passez effaçons la memoire,
Et rendons grace au Ciel, qui touché de nos pleurs,
Par d'heureuses clartez dissipe nos erreurs.

FIN.